


GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University



9 15:6
(7179)

753

Jud
Hon?

161

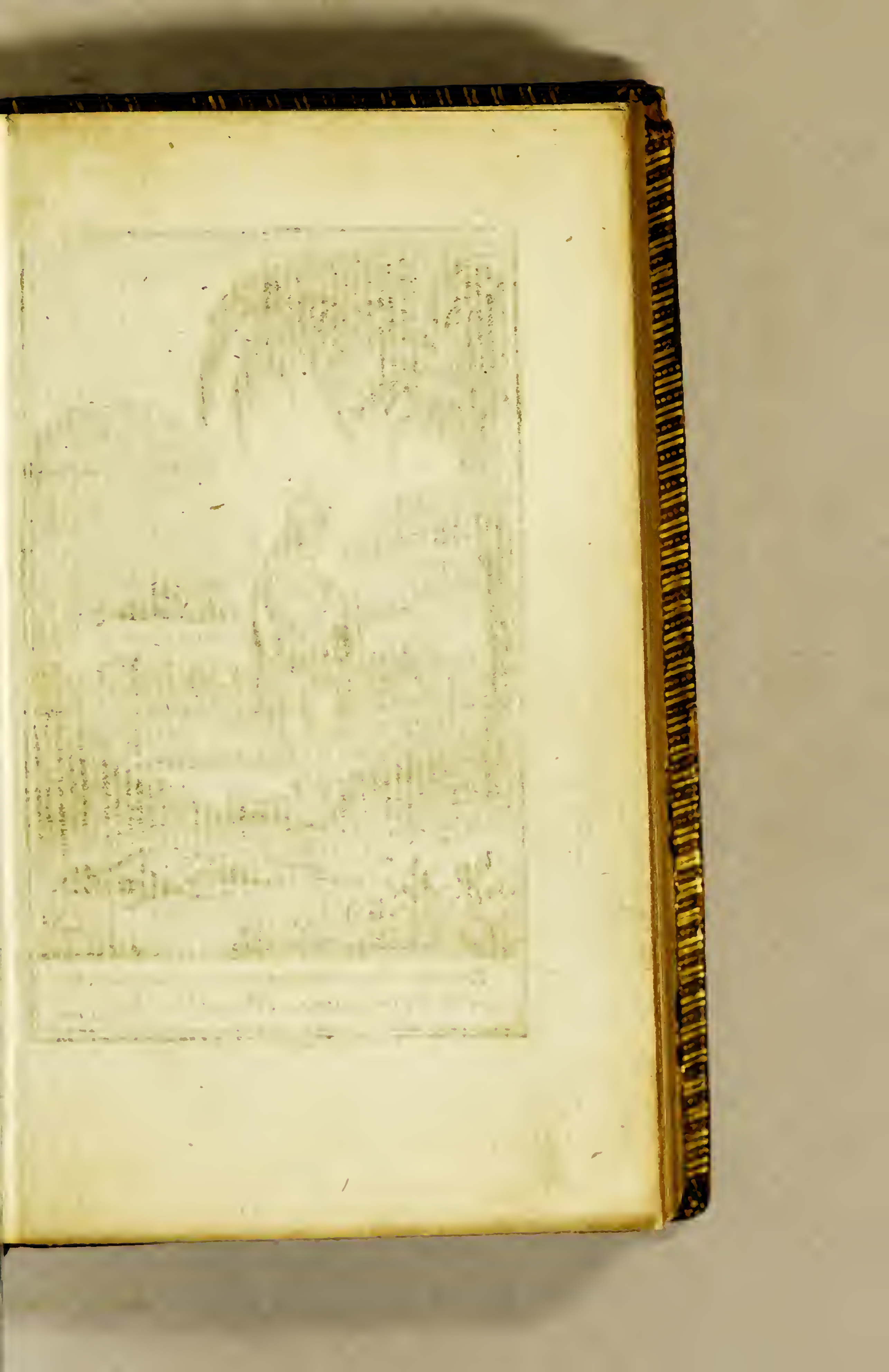
(16)

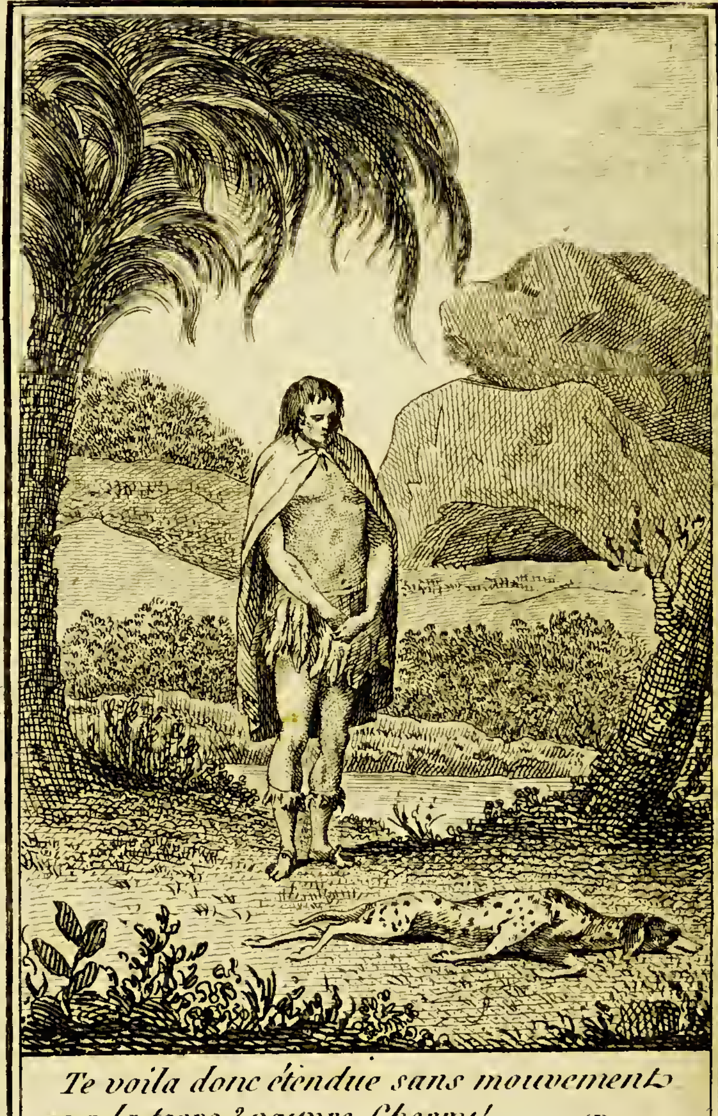
78

134.

VEILLÉES

AMÉRICAINES.





Te voila donc étendue sans mouvement sur la terre ? pauvre Cherry!

Pag. 179.

VEILLÉES AMÉRICAINES.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Deterville libraire, rue du Battoir N° 16.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

1795.

LE

CULTIVATEUR

A SES VEILLÉES. (*)

Vous voulez donc, ô mes enfans ! passer les mers, pour aller dans un autre monde ! Semblables à ces vers qui brillent dans les forêts, vos

---

(*) *Lors du dernier voyage que je fis dans les États-Unis, pour acheter des fourrures, une bleſſure à la jambe me retint pendant trois mois, près de Williamsbourg, chez un cultivateur, qui me donna l'hoſpitalité. C'était un Français qui, malheureux dans ſon pays, s'était réfugié dans cette terre de liberté. Tous les ſoirs, après que les travaux étaient finis, il raſſemblait autour de lui, ſous un grand érable, pendant l'été, et l'hiver auprès du feu, tous ſes compagnons et ſes dix enfans pour leur faire des lectures propres à leur inſpirer du goût pour leur état, de l'amour pour l'indépendance, la nature et la vertu, de l'eſtime pour les ſauvages leurs voiſins. Son livre était manuſcrit : c'était un recueil de deſcriptions de pays et de mœurs ſauvages.*

charmes ont, au milieu des déserts, paru plus piquans à votre guide. Vous l'avez trompé; il vous trompe en vous promettant du succès dans ces belles contrées.

Vous voulez partir! ni les tendres sollicitudes de votre père, ni ses avis ne peuvent vous retenir: parce qu'il vous a souvent pressées sur son sein, parce que son plus doux plaisir fut de vous décorer de tous les ornemens qu'il a pu créer, parce que vous lui avez surpris des regards d'une admiration complaisante, vous vous croyez sûres de plaire; ne savez-vous pas qu'un tendre père ne voit les défauts de ses enfans, qu'à travers le feu de sa tendresse, qui leur donne de l'éclat?

Vous voulez partir! déjà vous êtes

Je ne sais si l'ennui de l'oisiveté ne me fit pas trouver dans ces lectures plus d'intérêt qu'il n'y en a; si le desir de m'occuper ne me détermina pas seul à copier son manuscrit: quoi qu'il en soit, je me suis déterminé à le publier, et je souhaite qu'il fasse plaisir aux lecteurs.

loin de moi! Odéraï! Odéraï, ma pauvre enfant! Fille de la nature, tu vas dans un monde où tout est art et dissimulation. Ne vois-tu pas que tes ornemens sont simples et bizarres? tes charmes et ton langage sont ceux de la nature, mais combien peu de cœurs l'entendent! quels yeux les admirent! Que tes regards sont timides! le rire amère de la satire va te déconcerter! O ma fille, dans ces climats, les hommes ne vivent pas en frères: tes compagnes ont souvent formé un cercle autour de toi, pour t'entendre: tes récits étaient écoutés par des esprits simples et droits; une larme échappée de leurs cœurs était ta récompense; la satire, les préjugés vont te poursuivre: ma fille! mon Odéraï! ah! reste auprès de moi! tu te diras en pleurant: que je regrette la maison paternelle! on m'y trouvait si douce, si bonne, hélas! me serai-je attendue à de si cruels traitemens.

Et toi! mon Eliza, la fille aînée de mon cœur! l'infortune n'a-t-elle pu t'instruire? si tes malheurs inspi-

rent quelqu'intérêt, combien ne prêtes-tu pas à l'amère critique! en vain ton père s'est plu à te décorer de tous les ornemens qu'il a pu rassembler, elle déchirera ta robe éclatante; et de quel éclat brilleras-tu? de celui des vertus! pauvre Eliza! que cet éclat est faible aux yeux du monde!

Mais votre guide trompé vous entraîne; ah! du moins, écoutez les avis de votre père.

Allez vous asseoir sur les genoux de ces femmes éplorées qui regrettent un père, un époux, un amant; dites à chacune d'elles: nous venons pleurer avec toi!

Vous êtes nées sous un ciel rouge de sang (a), *dans un pays jonché des cadavres de ses habitans; vous êtes revêtues de crêpes funèbres, votre tristesse, votre mélancolie plairont aux cœurs brisés par les coups du sort, le malheureux vous ouvrira son asile; ah! restez y, consolez-le;*

(a) *On sait à quel prix les Américains ont acheté leur liberté.*

répétez-lui qu'il n'est de bonheur que dans l'étude de la nature et l'amour de la divinité : c'est pour lui que vous fûtes créées ; son ame est indulgente ; il ne verra pas vos défauts, et vous tiendra compte des sentimens que vous lui ferez éprouver.

Mais ne voyez-vous pas cet homme vertueux réduit en esclavage : il a survécu à sa famille, à sa patrie ; le sort l'a gardé comme un monument de la génération engloutie par le crime. Qu'il est sombre ! des larmes rares tombent sur ses genoux ; le poids de la vie a courbé son corps ! pénétrez dans son ame : le sentiment est prêt à s'y éteindre ; la haine des hommes et des dieux va l'égarer : il est si malheureux ! . . Cherchez à ranimer l'espérance dans son cœur ; dites-lui qu'il est immortel ; que bientôt il échappera à la rage des hommes, pour se reposer dans le sein de la divinité.

Mais déjà vous êtes loin de moi ; vous ne m'écoutez plus ! Puissiez-

vous, ô mes enfans, n'être pas réduites, un jour, à vous réfugier dans mes bras ! à présent j'espère ; mais alors, j'aurais la triste certitude de votre faiblesse, de votre nullité !

P. B.

VEILLÉES AMÉRICAINES.

PREMIÈRE VEILLÉE.

ELIZA.

Quàm cupiam votis hos revocare dies !
TIBULE.

Je voudrais par mes vœux rappeler ces beaux jours !

Mes parens voulant me former au monde, m'envoyèrent, jeune encore, passer quelques mois à la campagne de S. Pol, capitaine de vaisseau : un jeune homme ne peut avoir de meilleurs instituteurs que des jeunes beautés, qui possèdent tous les dons de la nature. Je fis des progrès rapides à leur école, et mon cœur ne tarda pas à faire un choix parmi les filles de mon hôte.

On comparait aux trois Grâces ces aimables sœurs ; Rose était la première La nature s'était plu à rassembler en elle tous les talens, toutes les beautés. Tant de charmes, beaucoup d'esprit et sur-tout une douceur intéressante, preuve certaine d'un bon cœur, qu'annonçait encore la molle inflexion de sa voix, firent une impression profonde sur mon ame aimante et sensible. Plus jeune que moi, novice, comme moi, dans le monde dont elle devait faire un jour l'ornement, l'âge, les circonstances nous réunirent. J'étais plus gai auprès d'elle ; ses charmantes sœurs se plaisaient à me former, Rose recueillait la première les fruits de leurs leçons.

Bientôt, au milieu d'une société agréable et nombreuse, elle fut l'unique objet de mes attentions ; je ne

vis plus qu'elle ; seule, elle occupa toutes mes pensées. Je jouis quelque tems des plaisirs purs et délicieux que l'amour innocent procure aux cœurs sensibles. Mais, hélas ! que les jours de bonheur s'écoulent rapidement. L'instant fatal d'une séparation douloureuse arriva : en disant un adieu éternel, peut-être, à celle que j'aimais, mon cœur fut cruellement oppressé, mes yeux baignés de larmes rencontrèrent ceux de ma Rose, ils étaient tristes aussi, et ce dernier regard, profondément gravé dans ma mémoire, entretint mon amour.

Je nourrissais d'agréables espérances, dernière ressource d'un amant malheureux ; je cherchai les moyens de les réaliser. Ma passion m'inspira l'idée de proposer à S. Pol de l'accompagner dans ses courses

de m'attacher à lui ; le prix de mon dévouement était, dans mon imagination, la main de sa fille.

Dès l'instant que ce projet eut embrasé mon ame, je me sentis un goût déterminé pour les courses maritimes ; il ne m'était pas naturel, mais l'amour le fit naître ; et le confondant avec mes tendres sentimens, il en fit une passion violente qu'il me fut impossible de dompter. Je ne lisais plus que des relations de voyages ; je rêvois nuit et jour à mon nouveau projet, mon imagination disposait tout à son gré. Mes parens qui ignoraient l'état de mon cœur, désespérés de ma résolution, firent tout pour m'en détourner : larmes, prières, menaces, tout fut employé, mais en vain ; la raison est bien faible quand elle lutte contre l'amour.

Enfin, ils furent touchés de la tristesse dans laquelle leurs premiers refus m'avaient plongé, et prirent des mesures pour satisfaire mes desirs. Je tremblais que l'on ne soupçonnât que l'amour conduisait mes projets ; mais pouvait-on imaginer que, pour mériter la main de Rose, je m'éloignerais d'elle ? S. Pol accepta les offres de mon père ; enchanté du vif attachement que je lui témoignai, de mon desir de l'accompagner dans ses courses, il me donna un emploi sur son vaisseau, me promit de m'instruire dans l'art de la navigation ; en un mot, ravi de mes dispositions, qu'il croyait naturelles, il m'adopta pour son fils J'étais au comble de la joie : mais, dans mon délire, je fus assez prudent pour lui cacher mon amour.

Nous partîmes presque aussitôt.

Arrivés à l'Orient, le spectacle imposant de la mer m'effraya; je fus quelque temps troublé en pensant que j'allais m'exposer à sa fureur, sur de frêles machines : mais bientôt mon imagination changea tous ces objets en instrumens de mon bonheur, et m'offrit les images riantes de ma félicité prochaine. Nous nous embarquâmes : que l'amour a de pouvoir ! moi, d'une complexion faible et délicate, moi, dont l'ame étoit flétrie par le plus léger chagrin, je m'exposais, sur une mer immense, aux dangers dont elle environne ceux qui osent se fier à sa perfidie. Mais mon imagination exaltée par l'amour égarait ma raison, m'élevait au-dessus de moi-même. Puisse mon exemple avertir les jeunes gens de se tenir en garde contre les illusions trompeuses de cette enchan-

teresse, qui souvent, en promettant la félicité, nous plonge dans un abyme de maux !

Lorsque nous fûmes parvenus sous la ligne, après deux mois d'une navigation pénible, la chaleur brûlante du climat répandit, dans les équipages, des fièvres ardentes qui causèrent d'affreux ravages. J'en fus attaqué, et je succombai bientôt sous le poids de ces maladies terribles; je perdis toutes mes forces, et fus obligé d'interrompre même le récit de mon voyage et le cours d'observations sur l'histoire naturelle que j'avais commencé pour ma Rose, comme un moyen de m'entretenir avec elle; je tombai dans une noire mélancolie; les idées les plus sombres abattaient mon cœur; j'entrevoyais un sinistre avenir; je regrettais vivement mon amante, ma

famille : toutes mes espérances s'évanouirent ; le voile tomba de mes yeux ; ma conduite ne me parut plus que le comble de l'extravagance, et je me reprochais amèrement les larmes que j'avais fait verser à mon père. Cependant la maladie augmentait ; des pustules ardentes parurent sur mon corps et redoublèrent mes craintes ; je crus sentir la main de Dieu s'appesantir sur moi, pour me punir de mon crime ; c'est ainsi que je nommais mon départ.

S. Pol m'accordait le peu d'instans que lui laissaient ses nombreuses occupations ; son cœur sensible lui dictait les discours les plus tendres de la raison et de l'amitié, pour soutenir ma faiblesse. Il ignorait mes projets ; je lui dévoilai mon cœur : « l'amour le plus pur, lui dis-je, m'a plongé dans l'abyme des

maux qui m'accablent. J'aime Rose, et vous ne devez qu'à elle mes sentimens, ô mon père ! car je ne puis plus nommer que vous de ce doux nom ; c'est pour lui plaire, pour m'en faire aimer que je me suis attaché à vous. » S. Pol, vivement ému, me serra dans ses bras, des pleurs échappèrent de ses yeux. « Clair, me dit-il, ne te laisse pas accabler par la douleur, je te le promets, Rose sera ton épouse, vis pour elle, soutiens avec courage les maux qui te frappent. » Ces paroles de consolation firent circuler dans mes veines une nouvelle existence : sûr de ma félicité, je luttai contre la douleur ; mes efforts la rendirent plus violente ; elle me terrassa. Mon esprit égaré me transportait sans cesse à l'instant de ma félicité, et ces agitations accrurent mes maux.

Je tombai dans une léthargie profonde qui, sans doute, dura plusieurs jours. Mon esprit se livra, pendant ce temps, aux plus douces illusions : tantôt je débarquais à l'Orient; je revoyais mes parens, j'étalais à leurs yeux les trésors que j'avais recueillis, toutes les richesses des contrées que j'avais parcourues : tantôt j'étais auprès de ma Rose ; je l'entretenais de mon amour; elle m'écoutait, et ses timides regards annonçaient le trouble de son ame. S. Pol se présentait à nous, il nous embrassait tous deux en nous nommant ses enfans : je voyais les apprêts de notre union ; j'étais à l'autel ; je prononçais le *oui* sacré qui devait me rendre heureux ; je l'étais, puisque l'imagination peut suppléer le bonheur. Enfin, j'ouvre les yeux : ô surprise ! je crois être dans une vaste cabane, entrevoir une

campagne riante ; je ferme promptement mes paupières pour dissiper ces folles images, mais mon ame était trop vivement émue, pour que je pusse goûter les douceurs du sommeil ; j'appelle, personne ne répond à ma voix : inquiet, je pousse des cris, ils ne sont pas entendus ; ce morne silence me fait frissonner d'horreur ; je soulève avec peine ma tête appesantie ; j'apperçois des meubles, des tonneaux, des outils : « ô ciel ! m'écriai-je ; où suis-je ? où est mon protecteur ? » Violemment agité par des inquiétudes déchirantes, je descends avec peine de mon lit ; mes pas chancelans me conduisent à la porte ; mes regards sont frappés de l'aspect enchanteur d'une riante prairie, régulièrement entourée de bananiers, de palmiers, et parsemée de groupes d'arbustes et de fleurs.

Je renouvelle mes cris ; je fais quelques pas hors de la cabane : hélas ! personne ne répond à ma voix ! le parfum délicieux dont l'air était embaumé, le chant des oiseaux qui voltigeaient sur les arbustes, me rappellent à la félicité.

Qu'un homme, doué de toutes ses facultés intellectuelles, de tous ses sens, sorte tout-à-coup du néant, et soit plongé dans la lumière ; sa surprise égalera la mienne ; je doutais de ma propre existence ; une succession rapide d'idées troublait mon esprit ; mon ame était incertaine entre la vie et la mort ; je crus enfin qu'après le trépas, j'avais été transporté dans ce paradis terrestre. Je fléchis peu à peu sous le poids de ces vives émotions ; assis à la porte de la cabane, la douce influence du soleil qui pénétrait jusqu'à moi, à

travers les branches des palmiers, me livra au paisible repos. A mon réveil je fus moins agité ; mes regards avides dévoraient les rians objets qui se présentaient à moi ; j'appelais d'une voix éteinte mon protecteur, les hommes de l'équipage ; je cherchais d'autres cabanes et le vaisseau ; n'en appercevant pas, je retombai dans mes folles idées.

L'esprit toujours aliéné par une situation si nouvelle, si imprévue, je rentre dans la cabane ; j'apperçois sur une table un papier ; je le saisis ; il était de la main de mon protecteur, je lis ces mots :

« Mon fils, ne te laisse pas accabler par le désespoir ! je t'ai promis la main de ma fille, tu seras son époux : bientôt je serai de retour ; avec quel plaisir je te serrerai dans mes bras ! O mon

fils ! n'accuse pas ton père de barbarie. Tu étais attaqué d'une maladie contagieuse ; l'équipage m'a forcé à te débarquer sur cette île ; peut-être si le hasard ne me l'avait pas offerte, les cruels se seraient-ils portés aux derniers excès. Mon fils ! je te le répète, ne te livre pas au désespoir ! dans peu je serai près de toi. Tu seras à ma fille : conserve pour elle tes jours ! L'île que tu habites est un pays enchanté. . . »

Le voile tomba de mes yeux ; je connus toute l'horreur de ma situation ; mes mains retombèrent sans force à mes côtés ; ma tête était renversée sur mon sein ; des larmes inondaient mon visage, et mon cœur oppressé battait avec violence. J'étais comme un infortuné que l'on vient de condamner aux plus affreux supplices ;

le souvenir de ma Rose, de ma famille, des idées effrayantes de bêtes féroces, de sauvages, achevèrent de me troubler.

Je relus la lettre fatale : je n'en croyais pas mes yeux. O coup affreux pour le cœur d'un fils ! j'apperçus, sur le papier, les traces des larmes dont mon protecteur l'avait arrosé. Vivement attendri, je le pressai sur mon sein, je le portai à ma bouche, je le couvris de baisers; je l'inondai de mes pleurs; succombant enfin sous le poids de mes maux, je perdis connoissance et restai long-temps évanoui.

A la suite de cette lettre, étaient des instructions que m'avait laissées l'aumônier du vaïsseau; elles dissipèrent mes craintes, en m'annonçant que l'ile déserte et isolée, au milieu des mers, ne nourrissait aucun animal

dangereux. Il avoit aussi employé toute l'éloquence de son cœur, pour affermir mon courage; mais incapable de sentir les motifs de consolation qu'il m'offrait, je n'y vis que l'affreuse certitude de mon malheureux sort. C'en était trop pour une ame faible, pour un cœur sensible! abandonné dans un désert, séparé, par des mers immenses, et peut-être pour jamais, d'une amante adorée, d'une famille chérie; j'invoquai la mort; je regrettai de n'être pas expiré pendant ma léthargie. Agité des plus sombres pensées, le cœur en proie au désespoir, je me replaçai sur mon lit, résolu d'y attendre la fin d'une existence insupportable.

Cette résolution fut éloignée par le sommeil paisible qui répandit dans mon cœur, sur mon esprit, un calme vivifiant.

J'éprouvai, à mon réveil, la même surprise, mais elle fut moins pénible; je sentis mieux les motifs de consolation que m'offrait la lettre de l'aumônier. Mon esprit s'arrêtait avec délices sur l'idée d'offrir un jour mes peines à ma Rose; et la joie d'être échappé des mains de la mort, joie qui, par un sentiment involontaire, flatte l'homme le plus malheureux, me procura quelques instans de calme: bientôt des pensées plus tristes effrayèrent mon imagination; que faire dans une île déserte? comment résister à l'ennui de l'oisiveté? et surtout comment tromper l'impatience brûlante de sortir de cette île, de revoir mes parens, ma bien-aimée? chacune de ces tristes réflexions faisait jaillir mes larmes. Déjà je calculais les instans que j'avais à passer dans cet exil, et je n'étais encore

qu'au commencement de ma pénible carrière.

L'excès de ma douleur, mon extrême faiblesse ne me permettaient pas de m'occuper; je restai plusieurs jours dans une inaction plus pénible que la mort; contemplant à loisir toute l'horreur de ma situation, et repassant dans ma mémoire le triste souvenir de ma Rose, gémissant et pleurant sans cesse.

Cet état cruel m'eût conduit au tombeau, si la nature, qui prête toujours aux malheureux une main secourable, n'eût soutenu ma faiblesse. Les liqueurs rafraîchissantes que je trouvai près de moi, l'air pur que je respirais, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux qui habitaient les arbres dont ma cabane était entourée, imprimèrent à mon cœur des sensations agréables; et la légèreté de la jeu-

nesse, qui évite aisément les traits de la douleur, adoucit la mienne. Elle se changea peu-à-peu en une mélancolie moins âcre, moins pénible; les fluctuations incertaines de mes idées, prirent un cours régulier; je sortis de cet état d'anxiété, de tortures, plus cruel que la mort; état dans lequel l'ame, dévorée de tourmens, renonce à l'espérance et se plonge dans un abyme de douleurs.

Cédant enfin au desir de ma conservation, j'employai mes premières forces à visiter ce que S. Pol m'avait laissé. Je trouvai en abondance tout ce qui m'était nécessaire; mais un seul homme, pour partager ma solitude, m'eût été cent fois plus précieux; je vis ces biens avec indifférence, même avec peine; leur abondance me faisait craindre un long exil. Je sortis pour reconnaître l'île;

elle était enchantée ; la nature s'était plû à la décorer de ses dons ; de tous côtés elle offrait les plus rians aspects. Des forêts d'arbres, d'espèces différentes, bordaient en amphithéâtre de riantes prairies émaillées de fleurs et entrecoupées de bocages. Mais est-il une belle prison ? J'errai lentement dans l'une de ces prairies ; le triste souvenir de ma Rose, de ma patrie, faisait couler mes pleurs. Arrivé sur les bords de la mer, je mesurai l'immense étendue qui me séparait du reste des hommes, de celle que j'aimais ; poussé par le désespoir, j'allais me précipiter dans les flots ; le souvenir des promesses de S. Pol calma mon trouble ; j'implorai le ciel et retournai plus tranquille à ma cabane. Doux élans d'une ame sensible et souffrante vers la divinité ; combien de fois vous avez soulagé

ma peine! que l'idée d'un être supérieur et bon a de charmes pour le malheureux!

J'apperçus les traces, fraîches encore, du séjour que l'équipage avait fait dans mon île : cette vue perça mon cœur de regrets. Je m'enfermai dans ma cabane, résolu de n'en plus sortir que pour chercher des fruits : car, dans l'infortune, la vue de la belle nature aiguise les regrets; une étroite solitude semble plus convenable au malheureux, la vue d'un petit nombre d'objets réveille moins d'idées affligeantes.

Je fuyais le chagrin, il dévorait mon cœur : je visitai, pour me distraire, les livres et les instrumens de mathématique que j'avais apportés d'Europe; chacun de ces objets m'offrit un triste souvenir : je les étendais autour de moi, comme une mère

désolée étend, sur son lit, les vêtemens du fils chéri qu'elle a perdu ; tous me parlaient de ma Rose, quelques-uns avaient été touchés par elle : je les couvrais de baisers, je les arrosais de larmes ; je croyais y sentir quelque chose de ma bien-aimée. Je trouvai dans mes livres, l'histoire de *Robinson* : aucun ne pouvait mieux me convenir, me présenter plus de consolations ; je quittai tout pour le lire, et la comparaison, si facile à faire, si avantageuse pour moi, de son sort avec le mien, calma les accès de ma douleur ; j'étais pénétré du vif intérêt que m'inspirait une situation, dont je sentais toute l'horreur ; et le contraste frappant, de la gêne dans laquelle il s'était trouvé, sans espoir d'en sortir jamais, avec l'abondance dont je jouissais et l'espérance certaine d'être un jour rendu

à ma patrie, me fit trouver mon sort plus doux.

Mais, quand je fus arrivé à l'instant où le bon *Vendredy* vient implorer la pitié du solitaire et se donner à lui, la douleur m'oppressa : l'amitié, la tendresse de ce fidele ami me touchèrent jusqu'aux larmes; j'enviai la félicité de *Robinson* ; ma solitude me parut moins supportable, et je retombai dans ma sombre mélancolie.

Je m'occupai, pour calmer mes regrets, à rédiger le journal que j'avais entrepris pour ma Rose. Ce travail me transportait à l'instant délicieux où je me retrouverais auprès d'elle ; je lisais ensuite : mon esprit, occupé des idées qui se présentaient à lui, dans ces lectures, s'arrêtait moins à ses tristes pensées.

Ces occupations, mon extrême fai-

blesse et le chagrin me retinrent long-temps dans ma cabane : je n'aimais pas à sortir ; la vue des beautés de mon île augmentait mes peines. En me promenant dans ces lieux enchantés, je sentais mon cœur se dissoudre ; j'étais obligé de rentrer dans ma solitude. Cependant cette vie sédentaire m'était défavorable, l'ennui commençait à s'appesantir sur moi ; je me déterminai à suivre les conseils de l'aumônier qui m'avait dit dans sa lettre, que le travail des mains pourrait seul modérer ma douleur.

S. Pol m'avait laissé tous les instrumens nécessaires à l'agriculture, et plusieurs espèces de graines, d'arbres, d'arbustes de France, qu'il avait embarqués pour faire des présens. Avide du plaisir de voir naître, dans ce désert, les productions de ma

patrie, je choisis, auprès de ma cabane, un espace de terrein, sur les bords d'une rivière; je commençai à le défricher; mais ne pouvant y travailler sans que mes regards ne se portassent sur la mer, dont l'immense étendue renouvelait ma tristesse, j'entourai ce champ de bambous qui empêchèrent que ma vue ne s'arrêtât sur les limites de ma prison.

Je suivis les plans indiqués par la nature. Ces travaux me procuraient l'avantage précieux de goûter un sommeil paisible, quelquefois embelli de rêves enchanteurs; j'entendais le concert délicieux des pivoines qui profitaient du paisible silence de la nuit, pour remplir l'air de leurs chants d'un accord parfait; et les instans, accordés au repos, devenaient, comme il arrive toujours aux malheureux, les plus agréables de ma vie.

Mais hélas ! je fus trompé dans mon espoir ; je sentis, qu'en cultivant des plantes européennes, je n'avais travaillé que pour accroître mes regrets. Plusieurs arbustes prirent un prompt accroissement ; les rosiers se couvrirent bientôt de feuilles et de fleurs : à la vue de ces roses, que j'avais si souvent cueillies pour ma bien-aimée, mes yeux se remplissaient de larmes : car, pour un cœur sensible, tout s'anime, tout respire, tout partage sa joie ou sa douleur !

Pressé par le besoin d'aimer, je cherchai pour me dédommager de la perte de la société des hommes, quelques amis, parmi les animaux qui habitaient mon île ; j'apprivoisai les chèvres qui, bientôt, me suivirent partout où j'allais. Je désirais entendre prononcer quelques mots de ma

langue; car le silence absolu est un des supplices de la solitude. J'essayai d'instruire des oiseaux; je choisis un jeune perroquet dont le plumage gris de lin relevait le rose tendre de ses ailes. Il n'apprit rien, et s'envola dans les bois. Que le cœur d'un solitaire est aisément blessé! je ne pus retenir mes larmes; je courus après lui, il ne me répondit pas; mon esprit s'abandonna à de tristes pensées.

Cette perte fut amplement réparée par la rencontre imprévue d'un ami plus tendre, et plus fidèle. Un soir, je promenais ma douleur sous l'épais couvert d'une espèce d'arbres dont la tige noire, les feuilles et les branches penchées vers la terre inspiraient et secondaient la mélancolie: je marchais à la lueur incertaine des vers luisans, car la lune ne pouvait

pénétrer cet ombrage ; j'entends un grand bruit dans le plus épais des buissons à fleur de corail, il redouble, et m'inspire une si vive inquiétude, que je prends la fuite. Un animal me poursuit, m'atteint, se jette sur moi, la frayeur l'aide à me renverser ; je crus qu'une bête féroce allait me dévorer, déjà je sentais sa langue sur mes joues, je pousse un cri : ô bonheur ! c'était ma chienne. Tous ses membres étaient agités par la joie la plus vive, elle me couvrait de caresses, bondissait en aboyant autour de moi. Mes yeux se remplirent de larmes de plaisir ; qu'il est doux de retrouver un ami dans la solitude ! je rendis graces à l'éternel de m'avoir conservé un compagnon pour dissiper mon ennui, et peupler ce désert. Elle s'était sans doute égarée dans les bois pour chercher sa

nourriture pendant mon assoupissement.

La présence de Cherry m'inspira d'abord une joie vive et pure, puis elle accrut mes chagrins; le cœur se déchire à la vue d'un ami qui fut jadis témoin de notre félicité, et qui le devient de notre infortune. Ma chienne avait souvent reçu les caresses et les baisers que la tendre Rose n'osait m'accorder : « pauvre Cherry, lui disais-je, à présent tu ne verras plus bien-aimée, nous sommes seuls dans ce désert! » Les larmes échappaient de mes yeux, et mon amie les essuyait avec sa langue caressante.

La culture des plantes Européennes m'avait procuré jusque-là, quelques instans d'oubli de mes maux; mes travaux étaient finis, mon journal achevé; j'avais relu tous mes li-

vres, même les moins intéressans; aucun travail ne se présentait à mon esprit; la cruelle oisiveté, les tristes souvenirs me replongèrent dans la mélancolie; et le chagrin de ne pas voir arriver S. Pol abattit mon courage.

J'entrepris de parcourir mon île; la nature y était à son printemps, l'art ne pourrait en rendre les beautés, mais je me sentis incapable d'en jouir : l'ennui, le cruel ennui les couvrait d'un voile sombre. « C'est donc ici, me disais je, que sans soutiens, sans espérances, tu passeras dans l'exil les plus belles années de ta vie! jamais tu ne reverras ta patrie, ta famille, ton amante; ou si tu la revois, après un si long espace de temps, tu ne lui apporteras qu'un cœur fidèle, mais flétri par la douleur; et peut-être Rose, jeune

et légère, sera-t-elle inconstante ! la présence d'un objet aimable aura séduit son cœur, je serai oublié ; ou si je la trouve fidelle, la douleur aura flétri cette gaîté qui pouvait lui plaire, l'ennui aura détruit cette vivacité d'esprit qui la charmait ; je ne serai plus ce Clair, si gai, si vif et si tendre ; Rose m'aimera moins : son imagination l'aura trompée en me supposant tel que j'étais autrefois ; et la différence de mon état actuel, avec celui de ma jeunesse, affaiblira, peut-être même détruira son amour. »

Ces tristes pensées roulaient nuit et jour dans mon esprit. Le chagrin m'accablait ; j'avais des accès de désespoir ; un moment de calme ramenait une nouvelle tempête : je relisais Robinson, pour fixer les consolations fugitives, mais je n'y trouvais plus les mêmes motifs de gaîté. La mort

qu'il avait tant redoutée, ne me paraissait que le terme de tous les maux: car l'homme ne juge jamais bien de sa propre situation; occupé de sa douleur, peu lui importe qu'un autre ait plus souffert que lui. Le tableau des alarmes, des besoins que Robinson avait éprouvés, n'avait plus la même force à mes yeux, j'enviais la paix de son cœur, et je la préférais avec raison, à l'abondance dont je jouissais. Si, comme lui, j'avais eu un compagnon d'infortune! mais non! pas un seul homme qui puisse m'entendre, me répondre, écouter mes plaintes, soutenir ma faiblesse, verser sur les plaies de mon cœur le baume des consolations. « Robinson! fortuné Robinson! tu n'avais pas, comme moi, une amante après laquelle tu soupirasses; que ton imagination pût te présenter pleurant

ton absence, ou volant dans les bras d'un autre objet ! tu étais moins jeune, et plus ferme que moi, tu avais un ami : un ami ! qui mieux qu'un solitaire, peut connaître tout le prix de ce trésor ! et le poids de sa privation ! » Ainsi ce livre qui m'avait d'abord offert des motifs de consolation, augmentait mes regrets.

Ces faiblesses paraîtront puériles, peut être ridicules : qu'il est facile dans le bonheur de condamner les malheureux ! mais qu'un homme seul dans un désert est à plaindre ! qu'il est faible ! que son cœur est aisément troublé ! Oui ! l'homme abandonné à lui-même est le plus malheureux de tous les êtres.

L'ennui, le cruel ennui détruisit toute l'activité de mon ame ; mes pensées étaient lentes ; un fardeau oppressait mon esprit et mon cœur.

Je commençais des travaux, puis les abandonnais, n'étant encouragé par aucun but utile; j'errais lentement, sans savoir où j'allais; les yeux penchés vers la terre, les bras étendus à mes côtés : je m'excitais au travail, je courais aux rochers pour y monter, je me disais : « à quoi bon les gravir ? pour voir l'immense étendue de ta prison ! » je revenais à ma cabane : là, étendu sur mon lit; une longue suite d'idées sombres, mélancoliques agitait mon esprit : j'allais m'asseoir sur les bords de la mer; les yeux fixés sur les ondes, immobile, sans idées, sans espérances, j'attendais le retour de S. Pol, je passais des heures entières à faire rouler des cailloux dans les flots. Je revenais lentement à ma cabane, et trouvais par-tout la douleur et l'ennui.

Il n'est pas de tourmens plus cruels

que ceux de l'ennui : les autres ont des momens de crise qui ramènent le calme, celui-ci pèse sans cesse sur l'ame, et l'énerve ; elle ne peut même plus concevoir des espérances ; les larmes ne la soulagent pas ; elle est comme un esclave qui, surchargé du poids de ses fers, épuisé par la faim, n'a pas la force de les secouer, pour trouver une posture moins douloureuse. L'ennui faisait tomber de mes mains languissantes les outils que je prenais pour travailler, les livres dans lesquels je croyais trouver du soulagement à mes maux. Il éteignit dans mon cœur l'espérance de revoir ma patrie ; il étendit sur mes idées un voile sombre qui me dérobait le souvenir du passé, fixait mon ame sur ses tourmens ou ne lui offrait qu'un sinistre avenir. Le temps me paraissait d'une longueur insupportable ; un siècle

s'écoulait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : j'allais tous les jours sur les bords de la mer, plutôt par habitude, que dans l'espoir de reconnaître le vaisseau ; j'avais tant de fois été trompé; tant de fois, mes avides regards avaient formé un navire d'un léger nuage, que je repoussais l'espérance, pour éviter les tourmens de l'erreur.

La vie m'étant devenue insupportable, je résolus de prendre du poison aussitôt que j'aurais fini le récit de mes maux ; car s'il est facile d'abandonner la vie, il ne l'est pas autant de renoncer au plaisir d'exister dans la mémoire des hommes.

SECONDE VEILLÉE.

ELIZA.

J'ÉTAIS occupé à rédiger mon journal ; mon oreille est frappée tout à coup d'un bruit semblable à celui du canon ; il semble porter sur mon ame, et la réveiller de son assoupissement : le cœur me battait, je prête une oreille attentive ; je n'osais respirer ; je cours au rivage ; mes regards avides fixés sur les flots distinguent à l'extrémité de l'horizon, une lueur rapide, suivie d'un nouveau coup. Je me crois au terme de mes maux ; je vole aux rochers ; je parviens à leur cime, et je vois un navire immobile à quelque distance de

de la côte, mais je ne reconnais pas celui de S Pol : je coupe des arbustes, et allume un grand feu, pour faire savoir à l'équipage que l'île était habitée ; ils l'apperçurent, car j'entendis de nouveaux coups. Un vent violent fit disparaître le navire, enlevant avec lui toutes mes espérances.

Je restai jusqu'à la nuit sur le rocher, mes yeux parcouraient tous les points de l'horizon, mais en vain ; le vaisseau n'était plus dans ces parages et ma situation ne me parut que plus affreuse.

Je passai la nuit toute entière dans l'attente ; enfin la fatigue me procura un sommeil calme dont je n'avais pas joui depuis long-temps ; à mon réveil, je vis sur les flots, les débris épars d'un vaisseau. O ciel ! si ses malheureux navigateurs avaient pu aborder mon île ! quel plaisir de

partager avec eux, ce pays enchanté ! Mais hélas ! les éclats flottans en pleine mer, à une grande distance du rivage, annonçaient que personne n'avait pu se sauver.

Je descendis à la mer ; le reflux amenait des débris que je cherchais à recueillir, comme des monumens de ce malheur ; j'entends sur la côte Cherry pousser des hurlemens, je cours vers elle ; dieu ! quelle surprise ! Une jeune femme, belle comme les anges, était étendue sur le sable ; les flots semblaient avoir respecté sa pudeur, même après sa mort, en jetant sur elle des plantes marines ; on eût cru voir la statue de Vénus renversée par les barbares sur les rivages de la Grèce. Peut-être respire-t-elle encore ! Cette idée m'enflamme, je double à la nage les rochers qui l'entouraient, je tremblais que le

reflux ne l'entraînât en pleine mer : je la porte sur la rive, je cours à ma cabane, je saisis une bouteille de liqueur, le moindre obstacle m'irritait : muni de feu, de tabac, je retourne auprès d'elle, et parviens à faire entrer de la fumée dans sa bouche ; je frotte ses tempes de liqueur, je tremblais d'impatience et de crainte : enfin ses membres s'amollirent ; je tressaillis d'alégresse, je la portai à l'ombre du figuier le plus proche ; ma bouche brûlante appliquée sur sa bouche, cherchait à lui transmettre la vie. Elle fit un léger mouvement, il pénétra mon cœur de la joie la plus vive, la plus pure ; mon ame s'élevait au ciel pour implorer son secours. Je versai de la liqueur dans sa bouche, dans ses narines, elle rendit une prodigieuse quantité d'eau de mer ; je la crus sauvée,

mon cœur nageait dans le plaisir. Quel transport ! Qu'il est doux pour un homme sensible de rendre à la vie une jeune beauté ! Philosophe glacé ! le bonheur, dis-tu, n'existe pas sur la terre ; secoure le malheureux, et tu le connaîtras !

Le moment où je vis cette jeune femme ouvrir ses yeux à la lumière, fut pour moi le plus beau de toute ma vie ; son doux regard semblait éclairer les ténèbres de ma solitude. Non ! jamais je ne goûtai un plus vif plaisir ! Je la portai en triomphe à ma cabane ; je croyais emmener avec moi le gage de ma félicité ; dans mon ravissement, je lui prodiguais les baisers, et jamais caresses ne furent à la fois plus vives et plus pures. Mes chèvres bêlantes bondissaient autour de moi, Cherry léchait ses bras qui pendaient sans force

vers la terre : à mesure que j'avançai dans la prairie, l'alégresse souleva le voile sombre qui couvrait la nature à mes yeux. Toutes les fleurs semblèrent s'épanouir et briller d'un plus vif éclat ; les merles siffleurs, les grives au chant mélodieux, les pivoines célébrèrent, par de gais accens, la présence de cette beauté. Lorsque j'entrai dans ma cabane, tout s'anima autour de moi ; mes richesses acquirent un nouveau prix, j'allais les partager avec elle.

Cependant sa respiration était encore très-gênée ; je crus devoir réitérer les fumigations : elle recouvre ses sens ; ses regards tendres et reconnoissans inondèrent mon cœur de plaisir. Je ne la quittai pas, je lui prodiguai les soins les plus tendres, je m'y livrais avec un empressement, un délice inexprimable. Elle goûta les douceurs

du sommeil ; mes regards inquiets suivaient jusqu'au mouvement de sa respiration. La nuit vint, je ne dormis pas, j'étais trop occupé de mon bonheur.

Vers le milieu du jour suivant, elle voulut se lever ; je la soutins dans mes bras ; elle promena ses regards inquiets sur tout ce qui l'entourait : « où suis-je ? » dit-elle. Jamais concert ne fit sur moi une impression plus vive que cette voix humaine qui, pour la première fois, rompait le silence de ces déserts. Elle arrêta ses yeux sur moi, et me dit : « je vous en conjure, faites-moi voir mon père ! » Ces mots m'étonnèrent ; je me reprochai de n'avoir pas parcouru tout le rivage ; j'y volai avec Cherry, sans penser que mes recherches étaient trop tardives ; je n'apperçus que des débris.

Je retournai à ma cabane, ma jeune amie était étendue sur la terre ; sans doute elle avait voulu se lever pour chercher celui qu'elle regrettait. Je la reposai sur son lit, et sentis ses faibles bras me presser sur son sein, elle me prenait pour son père. Le sommeil calma ses agitations, j'en profitai pour aller chercher des provisions ; je me déterminai pour elle à tuer un chevreau, ce que je n'avais pas eu la force de faire jusqu'à ce jour.

Ma compagne avait, après un long sommeil, recouvré sa raison ; elle répéta : « où suis-je ? où est mon père ? — Vous êtes dans la demeure d'un ami ; calmez vos inquiétude ! — reverrai-je mon père ! pourquoi ne l'avez-vous pas conduit auprès de moi ? » J'avais peine à retenir mes pleurs ; je ne flattai pas trop ses espérances,

et lui offris de la liqueur qu'elle prit en me disant : « sans doute vous en offrez autant à mon père ! mais pourquoi me séparer de lui ? sa présence me ferait plus de bien que tout ce que vous pouvez m'offrir : où est-il ? je ne vivrai pas sans lui ! » Je ne pouvais lui cacher ni lui dévoiler sa perte. « Ah ! je le vois trop à votre silence ! il n'est plus ! pouvait-il tarder si long-temps a venir voir sa fille ! » Elle s'évanouit, la pâleur couvrit son beau visage, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux ; je tremblai qu'elle n'expirât dans mes bras : mon ame embrasée cherchait par mes baisers à retenir la sienne. Pendant un jour entier ses défaillances me tinrent dans de cruelles alarmes.

Après avoir repris ses sens, elle rejeta de nouveau mes secours : « Non ! dit-elle, mon père n'existe

plus ; la vie m'est insupportable ! »
En vain je fis les plus vives instances, elle détourna la tête, et ne m'écouta plus.

Cette résolution désespérée m'effraya : j'avais savouré jusqu'à ce jour le plaisir le plus pur, celui de rappeler à la vie une jeune beauté que le ciel semblait m'avoir envoyée dans sa clémence, pour remplir ma solitude ; des larmes échappèrent de mes yeux à la vue de cette infortunée qui, sauvée du naufrage par un coup inattendu, se dévouait à la mort. Mon ame était brûlée par le désir de la rendre à la vie ; mon cœur profondément attendri, me donnait cette éloquence si facile, si tendre, qu'inspire à l'homme sensible, le besoin d'arracher une infortunée des mains du désespoir. Mais hélas ! elle rejetait mes prières, et restait

toujours dans une attitude déchirante : sa tête était penchée, ses yeux rouges de pleurs et fixés sur la terre, son sein palpitant laissait échapper des soupirs, ses lèvres tremblantes balbutiaient le nom de son père. La crainte de la perdre effraya mon ame ; je sentis que ma solitude, un instant embellie par sa présence, allait me devenir insupportable : qu'après elle, sans espérance d'un nouveau secours, il me faudrait mourir, et mourir de dégoût de la vie : il est si facile d'aimer comme sa fille, une femme dont on a sauvé les jours! Ses traits annonçaient la bonté de son cœur, j'espérai la faire consentir à vivre pour moi, en lui prouvant que son existence était nécessaire à la mienne.

« Aussi malheureux que vous, lui dis-je, j'ai perdu mes parens, mes

amis, mon amante, mon père ! — Votre père ! que vous êtes à plaindre ! — Oui ! le meilleur des pères ! je l'attends ; mais il ne reviendra jamais ! — Non ! jamais ! — j'étais seul dans ce désert ; j'implorai l'éternel ; il vous envoya dans cette solitude, pour adoucir les rigueurs de mon sort, il vous confia ma félicité, et vous voulez mourir ! — Il m'a confié votre bonheur ! à moi qui deteste la vie ! — Oui ! L'ennui, le fardeau de la solitude m'avaient rendu l'existence insupportable, j'allais m'en délivrer par le poison, lorsque je vous ai trouvée sur le rivage : j'ai vécu pour vous, et vous voulez mourir ! vous refusez de soulager les peines d'un infortuné ! — Soulager vos peines ! moi dont le cœur est rongé par le chagrin ! hélas ! si mon père vivait encore ! il était si bon, et si compatissant ! il avait

une ame ferme et courageuse, il nous aurait soutenus tous deux: mais il n'est plus! ... Je le vois! il est là! devant mes yeux! il lutte contre les flots! .... Oh ciel! ils l'engloutissent! J'ai tout perdu, en perdant mon père; le sort m'avait enlevé tout ce que j'aimais, il ne me restait que lui, il était le seul bien qui pût m'attacher à la vie. il m'aimait si tendrement, il connaissait si bien l'art de rendre heureux tous ceux qui l'entouraient! ..

Dieu puissant! daigne appeler à toi l'ame d'une malheureuse fille! fais qu'elle se réunisse, pour jamais à celle de son père! »

Le désespoir m'égara: « Femme cruelle, m'écriai-je! Toi qu'avec tant de plaisir, j'arrachai des mains de la mort! toi que j'aimais comme ma fille! tu me condamnes à mourir! tu

jouiras du plaisir d'entraîner avec toi dans la tombe, celui qui t'a sauvé la vie! N'ai-je donc fait que prolonger mes maux en vivant pour toi! Sort cruel! n'es tu pas las de me persécuter? éloigné de tout ce que j'aimais, je me serais étendu, sans regret, sur le sable de ce désert : mais cette mort eût été trop douce : il faut que je voie expirer une femme, pour laquelle ses malheurs m'avaient inspiré l'amitié la plus tendre! »

Ces mots la tirèrent d'une profonde rêverie, elle fixa sur moi des yeux mouillés de pleurs et dit : « Si la présence d'une infortunée peut adoucir vos peines, je vivrai : puisse mon existence ne jamais aggraver vos malheurs !

=Non! sensible et généreuse amie! nos cœurs réunis supporteront mieux les coups du sort! avec quel plaisir

je

je m'occuperai du soin d'adoucir pour vous les rigueurs de cette solitude! » Tendrement ému, je l'embrassais, elle me repoussa: « Vous me rappelez les caresses de mon père! » des pleurs échappèrent de ses yeux; je ne pus retenir les miennes.

Larmes précieuses! vous éteignez les feux du désespoir! vous entraînez peu à peu dans votre cours le fardeau qui pèse sur le cœur du malheureux!

L'esprit est la mesure du temps; il nous paraît plus ou moins long, suivant que nos idées coulent avec plus ou moins de rapidité: tout entier à ma jeune amie, quinze jours s'étaient écoulés, et je croyais être encore au moment délicieux où ses regards se rouvrirent à la lumière. Elle se leva, se promena dans ma cabane: debout, immobile, je la contemplais avec une extase volup-

tueuse, elle remplissait ma solitude.

Ses regards s'arrêtèrent sur les objets qui l'entouraient: « Ils sont à vous, lui dis-je; jusqu'à ce jour, ils m'avaient été inutiles, même importuns, ils entretenaient de pénibles souvenirs; mais à présent, combien ils me sont précieux! — Si quelque motif peut adoucir mon chagrin, ce n'est pas de me trouver pourvue de tous les objets nécessaires à la vie; mais d'avoir un ami sensible qui, pour me consoler, oublie ses propres tourmens! Hélas! pourquoi mon père n'a-t-il pu partager avec moi ce bonheur! »

Je vis qu'elle allait se livrer encore à ses regrets, je lui proposai de sortir avec moi pour voir mon île.

« Si vous aimez, lui dis-je, à jouir des beautés de la nature, celles qui s'offriront à vos yeux dans ce séjour

enchanté pourront vous plaire. — Ah! si je suis sensible aux beautés de la nature! Puis-je avoir d'autres goûts que ceux de mon père? »

Nous allâmes jusqu'à une hauteur d'où nous pouvions appercevoir une partie de l'île; elle parut frappée de sa beauté; ses yeux se remplirent de larmes : « Si mon père vivait encore, dit-elle, combien il jouirait dans ce pays! Grand-dieu! pourquoi me faire entrevoir le bonheur, lorsqu'il n'est plus possible de le goûter! . . . Il cherchait un asile dans lequel il pût vivre avec la nature; persuadé qu'en elle sont les vraies jouissances, que loin d'elle, il n'est plus que dégoûts! . . . Oh! mon père! en vain mon esprit rempli de ton souvenir, s'occupe sans cesse de toi, je ne te verrai plus! »

Les pas de ma jeune amie se tour-

naient vers la mer ; je craignis que sa vue ne la fît tomber dans un accès de désespoir, je la priai de se reposer au pied d'un bananier, dont je lui offris les régimes ; je me plaçai auprès d'elle : que cette situation était délicieuse ! j'étais aussi satisfait que le dut être le père des hommes, lorsqu'il se promena pour la première fois avec sa nouvelle épouse, dans les riantes prairies de l'Éden.

Mais hélas! sa santé semblait ne renaître que pour lui faire sentir plus vivement l'étendue de sa perte, et sa pénible situation. Privée de l'unique objet de sa tendresse ; livrée, dans un désert, à la discrétion d'un jeune homme, dont elle ne connaissait ni le caractère, ni les mœurs, sa position était effrayante : je faisais tout, il est vrai, pour dissiper ses alarmes, mais le spectacle de la mort de son père

avait fait sur son esprit une impression si profonde, qu'elle était souvent agitée d'une secrète horreur; des craintes subites, occasionnées par le moindre bruit, donnaient à ses membres des mouvemens convulsifs: j'avais, dès les premiers jours, partagé notre cabane, pour ménager sa pudeur; elle s'enfermait pour se livrer à sa tristesse; j'entendais, pendant la nuit, ses plaintes, ses soupirs.

Lorsque je m'éloignais d'elle, pour me livrer à des travaux devenus indispensables, je la voyais d'abord errer lentement dans la plaine, accompagnée de Cherry qui s'était attachée à elle; puis détournant à la pointe d'un bois de faux orangers, elle descendait au rivage: n'osant pas la laisser seule, et ne voulant pas cependant contraindre sa douleur, je me cachais dans une touffe de pimens

et de bamboucs ; de-là j'observais tous ses mouvemens.

D'abord, elle se prosternait sur le sable en élevant ses mains au ciel ; puis égarée par la douleur, elle courait çà et là, regardant de tous côtés, avec inquiétude, et caressant Cherry, pour l'exciter à chercher son père : elle volait aux endroits déjà parcourus, écartait avec précipitation les touffes de plantes marines, s'enfonçait sous les voûtes d'arbustes qui bordaient la mer ; fatiguée par de longues et inutiles recherches, elle s'asseyait sur la rive, les yeux fixés sur les flots, ou le visage caché dans ses mains. Elle retournait à la cabane, en répétant. « j'ai perdu le meilleur des pères ! » sa tête appesantie par la douleur retombait sur son sein.

J'avais cultivé des fleurs de ma patrie ; ma jeune compagne, en al-

lant, suivant sa coutume, au rivage, vit une zone de renoncules et d'anemones qui ornaient la prairie; elle y courut, en cueillit une et la portant à sa bouche, elle s'écria : « que ces fleurs me rappellent vivement le souvenir de mon prèe! qu'il eût été agréable pour lui de les cultiver dans cette délicieuse contrée! mais hélas! il n'est plus! » Elle laissa tomber la fleur, soupira, et descendit à la mer.

Je faisais tout pour calmer ses regrets, mais rien ne pouvait la distraire; il semblait que chacun des objets qui l'entouraient augmentât ses peines. En se promenant avec moi, elle ne me parlait que de sa douleur, me faisait part de ses tristes pensées, de ses réflexions mélancoliques et des rèves affreux qui troublaient son sommeil; elle retenait à

peine des pleurs auxquelles elle donnait un libre cours, aussitôt qu'elle se trouvait seule.

Lorsque je vis que tous mes soins étaient inutiles, que la douleur allait me ravir celle que j'avais arrachée avec tant de peine des mains du trépas ; la vive satisfaction que j'avais éprouvée en la voyant renaître, les plaisirs purs que me faisaient goûter les charmes de sa société, disparurent ; elle ne fut plus à mes yeux qu'une victime dévouée à la mort, qu'un instrument dont s'était servi la fortune cruelle, pour aggraver mes maux. Sa douleur, ses plaintes, ses soupirs éloignèrent mes espérances et ma gaîté. La vue attendrissante de la malheureuse Eliza, jeune, belle, sensible, condamnée à des pleurs éternels ; ses traits altérés, ses tristes confidences firent sur moi une im-

pression profonde, gravèrent dans mon esprit les plus sombres pensées: « si au lieu d'Eliza, toute entière à sa douleur, je possédais ma Rose dans cette île enchantée! quel bonheur! mais non! je ne la reverrai jamais, je ne connaîtrai jamais la félicité! Cher objet de toute ma tendresse, si tu savais qu'Eliza partage ma solitude, tu envierais son sort; mais hélas! un espace immense nous sépare! »

Aussitôt que ces idées se furent emparées de mon esprit, je ne cessai plus d'y rêver, mon cœur en fut sans cesse agité, je ne trouvai plus de plaisirs dans la présence d'Eliza. C'est ainsi que l'homme, prévenu par ses passions, ne sait pas jouir de son bonheur, et quitte une félicité réelle, pour courir après des plaisirs auxquels il ne peut atteindre. Le désir

de revoir ma patrie, mon amante, se ralluma avec plus d'ardeur, je ressentis de nouveau ces peines de l'ame que le temps avait si difficilement adoucies.

L'instant auquel j'avais espéré que S. Pol reviendrait, s'était écoulé pendant que je me livrais tout entier aux soins de rappeller à la vie ma jeune compagne; le doux espoir de revoir ma Rose m'avait soutenu dans mes longues douleurs; il faisait partie de moi même, sa perte m'accabla: j'avais souffert patiemment, parce que je croyais acheter une félicité certaine. Un cœur sensible, trop vivement agité, use le corps qui le renferme: je perdis cette activité qu'avait ranimée la présence inattendue d'Eliza. Une langueur mortelle s'empara de mes sens, je pouvais à peine me livrer aux occupations indispensables;

sans espoir, sans courage, l'avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus affreux; je n'y voyais pas un seul point sur lequel je pusse reposer mon esprit: ma confiance dans le ciel ne me soutenait même plus; que pouvais-je en attendre? n'avait-il pas fait tout pour moi, en m'envoyant pour compagne de ma solitude, l'aimable Eliza, née dans ma patrie, libre des liens de l'hymen et de l'amour. La vie n'était plus à mes yeux, qu'une longue suite de peines et d'inquiétudes; une voix secrète répétait sans cesse dans mon cœur: « infortuné Clair! jamais, non jamais tu ne reverras ta Rose; tu périras dans ce désert, sous le poids de l'ennui et des regrets! » Je retombai dans un état plus cruel que celui dont javais voulu me délivrer par le poison: cette affreuse ressource m'était même enlevée; pouvais-je lais-

ser seule, dans ce désert, la malheureuse Eliza ?

Je tombai de nouveau dans une mélancolie qui se changea en une maladie dangereuse ; Eliza, touchée de ma situation, imposa silence à sa douleur, pour ne plus s'occuper que de moi ; elle me prodigua les soins les plus tendres, les plus assidus : en vain je la priais d'aller se promener dans l'île, pour respirer un air plus pur, elle s'éloignait un instant, et bientôt ses sollicitudes la ramenaient auprès de moi. Si quelques symptômes annonçaient du danger pour mes jours, la sombre inquiétude se peignait dans ses traits ; des larmes échappaient de ses yeux ; lorsque la douleur m'arrachait des plaintes, elle était ingénieuse à trouver les moyens d'appaiser mes tourmens.

Ses

Ses tendres soins eurent enfin un heureux succès, je revins à la santé : cette crise ramena le calme dans mes sens. Eliza prenait un si vif intérêt à mon sort, ses questions m'inspiraient une confiance si facile, que je ne pus me refuser au plaisir de lui faire le récit de mes infortunes. Je lui parlai de Rose, et ce premier aveu m'autorisa à l'en entretenir sans cesse.

Je m'étendais avec plaisir sur les moindres événemens ; ma jeune compagne, vivement émue, paraissait partager ma douleur, cherchait à faire renaître mon espoir, et s'arrêtait avec complaisance à la peinture du bonheur dont nous serions enivrés au moment de notre réunion.

Les efforts que faisait ma jeune amie, pour ranimer mes espérances, en me représentant que dans un voyage de long cours, S. Pol pouvait avoir

rencontré des obstacles (idée que je saisis avec avidité), rendirent à mon ame son énergie; la tendre et généreuse Eliza en était enchantée. Je recouvrai toutes mes forces, et la sérénité de mon esprit me permit de goûter les douceurs de l'amitié, si précieuses dans un désert.

J'aimais à conduire Eliza sur les bords de la rivière, à l'ombre des platanes, ou d'une espèce de saule dont les branches touffues et suspendues en voûte sur la terre, portaient à la confidence. Tous mes entretiens roulaient sur le bonheur après lequel je soupirais; Eliza m'en parlait moins souvent, avec moins d'intérêt; je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elle n'avait maîtrisé sa douleur que pour un instant.

Assis un jour avec elle à l'ombre d'un bananier, je lui parlais de ma

Rose : « sa perte m'affligerait d'autant plus, lui disais-je, que je n'espérerais pas rencontrer une femme qui m'aimât autant qu'elle m'aimait. Un homme que le sort poursuit avec acharnement n'inspire que de l'intérêt; on craindrait, en s'unissant à lui, de partager ses malheurs! —Vous vous trompez, reprit-elle, l'infortune unit les cœurs sensibles, ils supportent avec plus de courage leurs maux communs. » Je regardai ma jeune compagne; elle se tut, ses joues se couvrirent des roses de la pudeur; sous un léger prétexte, elle se leva, retourna à la cabane, et depuis ce moment, elle évita ma présence: près de moi, elle était plus timide, ses yeux étaient toujours baissés; si par hasard ils rencontraient les miens, elle rougissait.

De la reconnaissance à l'amour, il

n'est qu'un pas glissant, bien facile à franchir : jeune, sensible, privée de tous les objets de sa tendresse, seule avec moi, qui lui avais sauvé la vie, qui lui prodiguais les soins les plus tendres, elle ne pouvait résister aux mouvemens de son ame agitée par le besoin d'aimer et d'être aimée. J'avais pour Eliza tous les égards que sa jeunesse, sa beauté, ses vertus et ses malheurs exigeaient et me rendaient faciles ; je l'aimais de l'amitié la plus vive, mais elle eût voulu des sentimens plus tendres, et mon indifférence déchirait son cœur. Eliza passait ses jours dans la tristesse : tourmentée par la crainte que l'instant du retour de S. Pol ne fût celui d'une éternelle séparation, elle cherchait la solitude, pénétrait dans les bois au milieu de l'île, sous les plânes qui ombrageaient des abymes profonds

dans lesquels les eaux se précipitaient avec un long mugissement; là, elle se livrait à sa douleur; mes efforts pour la calmer, l'irritaient: car tel est l'effet ordinaire des consolations qui nous viennent des auteurs de nos maux.

Un jour, elle tarda plus que de coutume à revenir près de moi: jamais, par égard, elle n'était long-temps éloignée; son absence m'inquiéta; je la cherchai, mais en vain; je ne connaissais pas les détours du bois. Je suivis les bords d'une rivière; qui me conduisirent à une enceinte de verdure que les plânes formaient autour d'un lac limpide; j'apperçus la tendre Eliza assise sur la rive, au pied d'un saule dont les branches penchées formaient autour d'elle un voile sombre; sa tête était soutenue par une de ses mains, l'autre appuyée sur le dos de Cherry; ses yeux étaient

fixés sur les eaux, la vue de ses traits altérés par la douleur, lui faisait verser des larmes qui tombaient dans le lac ; Cherry, (car il semble que le ciel ait créé ces fidèles animaux pour servir de consolation aux malheureux abandonnés des hommes,) Cherry les essuyait avec sa langue caressante. Eliza, les regards élevés vers le ciel, s'écrie : « O mort! termine ma carrière! privée du plus tendre des pères, il ne me restait, sur la terre, qu'un cœur sensible dont l'amour pût tromper ma douleur ; hélas ! un autre le possède ! O mort termine ma pénible carrière ! » Elle se leva pour s'enfoncer dans la forêt. Je la suivis jusqu'à ce qu'elle fût parvenue dans un lieu plus sombre, plus solitaire.

Une masse énorme de rochers ombragés de grands arbres noircis par le temps et l'humidité, paraissait sus-

pendue sur des abymes, dans lesquels la rivière tombant en cascade des cimes des rochers, précipitait ses ondes mugissantes. Les beautés majestueuses de ce paysage semblaient servir d'ornement et de cadre à celles d'Eliza, ou plutôt sa présence donnait une ame à ce site romantique; elle chanta d'une voix attendrissante, cette romance que sa douleur et l'impression des lieux lui inspiraient :

« Sombres forêts qui, pour la première fois, ombragez la marche solitaire d'une infortunée! Rochers qui, pour la première fois, répétez des soupirs! écoutez mes tristes accens!

J'ai vu périr auprès de moi tous les objets de ma tendresse; il me restait un père; les flots l'ont englouti!

Lorsque l'affreuse tempête vint

assaillir le vaisseau, il me serra contre son sein; ma fille, me dit-il, nous allons mourir ensemble! Les flots m'ont arrachée de ses bras. Quelquefois, je crois voir son corps flotter sur les eaux, à la triste clarté de la lune; mon cœur palpite: non! ce n'est pas lui! l'ombre d'une vague m'a trompée! il est étendu sur une plage déserte : sa fille n'a pu le couvrir d'un peu de terre.

O mon père! pourquoi as-tu laissé échapper de tes bras la proie de la mort? pourquoi ne m'as-tu pas entraînée avec toi dans l'abyme? jetée sur une île habitée par un homme sensible, j'y éprouve des tourmens plus cruels que la mort!

Amour! n'est-il donc pas d'asile contre tes coups!

Et toi qui me sauvas la vie, toi

dont l'indifférence me la rend insupportable, reprends ton fatal présent!

Sombres forêts! pourquoi murmurer! en vain les vents ébranlent vos cimes; les soupirs que rendent vos branches agitées ne partent pas de vos cœurs; vous êtes insensibles: c'est à moi, fille malheureuse, amante dédaignée, à pousser des soupirs!

Immobiles rochers! le temps passe devant vous sans changer vos formes immuables; les vents mugissent en vain autour de vos flancs, ils ne peuvent les ébranler; les rayons brûlans du soleil vous échauffent en vain, ils ne pénètrent pas jusqu'à vos cœurs, vous êtes insensibles! Et le temps altère mes traits, les coups du sort me renversent, les feux de l'amour brûlent mon cœur!

Ondes limpides, qui long-temps

agitées dans ces cascades bruyantes, trouvez enfin un asile dans les abymes, il n'en est pas pour moi sur la terre !

Sombres forêts, Ondes limpides ! cessez votre murmure, vos gémissemens! vous êtes moins à plaindre que moi ! »

Je ne pus résister aux charmes puissans de la voix d'Eliza rendue plus touchante encore par la répercussion des rochers ; elle pénétra, amollit mon cœur, je m'avançai vers elle : « Eliza! chère Eliza! pourquoi me fuir? ne suis-je plus votre amie? » Ma présence, mes paroles la frappèrent d'étonnement ; ses yeux étaient fixés sur moi; ils avaient une expression si triste et si tendre qu'ils auraient ému le cœur le plus insensible. « Non, mon libérateur, dit-elle, vous ne pouvez m'ai-

mer ! vous reverrez votre patrie, votre amante ; et moi, seule alors, sans espérances, sans soutiens, car vous m'oublierez, je terminerai dans la solitude, ma pénible carrière ! » En prononçant ces mots, ses yeux baignés de pleurs, brillaient du feu de la sensibilité ; sa bouche, légérement entre-ouverte par la douleur, laissait échapper des soupirs ; elle me parut extrêmement agitée ; j'évitais de la suivre, pour ne pas augmenter son trouble : ses pas se tournèrent vers la cabane.

Je ne pouvais plus douter des sentimens d'Eliza : la vue de cette amie, triste, pensive, dévorée de tourmens dont j'étais la cause, et que je pouvais appaiser, fit sur mon cœur une impression profonde, qui prenant chaque jour une force nouvelle, changea mes idées. Le ciel, me dis-je, en la conduisant dans mon île, m'a confié

son bonheur ; je manque à l'humanité si je l'afflige par mon indifférence, je dois donc lui sacrifier mon amour.

Ames sensibles et compatissantes ! qui ne pouvez soutenir la vue d'un infortuné ; qui partageant sa douleur, cherchez à soulager ses maux, par les soins les plus tendres ; qui, pour la rendre à la gaieté, oubliez tous les autres sentimens, et n'écoutez que celui de la pitié ! Ames rares et divines ! vous seules pouvez être juges de ma conduite ! Si, vivement pénétrées de ma situation, vous ne vous dites pas à vous-mêmes : à sa place, j'aurais épousé son amie ; je m'avoue coupable d'une faute qu'il m'était impossible de ne pas commettre ! car Eliza avait une de ces figures angéliques qui parlent à l'ame plus vivement encore qu'aux yeux, dont le charme

indéfinissable, en annonçant une ame sensible et pure, inspire le plus tendre intérêt: ses yeux brillaient d'un si vif éclat, qu'il n'eût pas été possible de soutenir ses regards, si de longues paupières, en tempérant leurs feux, ne leur eussent donné une douceur enchanteresse: la candeur habitait sur son visage; j'étais sûr, lorsqu'elle ouvrait la bouche, que la vérité allait en sortir; et sa voix avait des inflexions qui pénétr ent; la douleur donnait à ses yeux, à son visage, à toute sa personne, un charme irrésistible: ses moindres gestes annonçaient un sentiment.

Le voile épais qui couvrait mes yeux, se dissipa; je ne pus me rappeler, sans être ému jusqu'aux larmes, les scènes dont j'avais été le témoin insouciant, et Eliza le martyr: connaissant toute la sensibilité de son

cœur, je vis combien elle avait dû souffrir de ces entretiens si longs, si pénibles pour elle, et si souvent répétés; je résolus de réparer mes torts, en assurant le bonheur de cette victime infortunée de mon égoïsme.

Mais je n'osais pas lui faire part de mes projets; plusieurs fois je la conduisis dans un lieu solitaire, dont la douce obscurité facilitait la confidence; le cœur me battait; peut-être avais-je pris pour de l'amour, ce qui n'était que l'expression de la douleur, ou de la reconnaissance : une proposition indiscrette pouvait effaroucher sa vertu, éveiller ses alarmes ; ma présomption pouvait lui déplaire ; on aime souvent mieux laisser appercevoir un sentiment, que de le voir surpris : la timidité, la crainte d'un refus me fermaient la bouche : je préférais l'incertitude du succès, à un refus que

sa délicatesse me faisait craindre.

Je trouvai Eliza assise sur le rivage sombre du lac ; elle se livra à sa douleur : le desir de l'appaiser me donna une hardiesse que n'avait pu me procurer celui d'être heureux. « Chère Eliza, lui dis je avec attendrissement, éviterez-vous toujours ainsi ma présence ? pourquoi me fuir ? pourquoi renoncer aux douces consolations que l'on éprouve en versant ses pleurs dans le sein d'un ami ? poursuivis par le sort, tous deux abandonnés, peut-être pour jamais, dans ce désert, unissons nos cœurs ; nous supporterons mieux les coups de la fortune ! je brûle du désir de calmer vos maux ! vous pouvez seule me faire oublier les miens ! que des nœuds indissolubles ! . . » Eliza rougissait ; un tremblement involontaire annonçait le trouble de son ame.

— Tendre ami, dit-elle, vos offres suffisent à ma félicité, vous reverrez votre amante ; je ne veux pas lui enlever un bonheur qu'elle aura bien mérité, par tant de souffrances ! » Elle prononça ces mots d'une voix incertaine, ses joues étaient teintes du vif incarnat de la pudeur, son sein palpitait, et ses yeux démentaient les discours que lui dictait sa vertu.
— Trop généreuse Eliza, ne rejettez pas mes instances ; je n'attends que de vous mon bonheur. » En lui parlant ainsi, je tenais sa main pressée dans les miennes, et mes regards étaient plus éloquens que ma bouche. Eliza, trop timide pour accepter mes offres, gardait le silence que ses regards me disaient être un consentement tacite : je lui ravis un baiser ; elle dit d'une voix faible : « de ce moment je commence à connaître le bonheur ! »

TROISIÈME VEILLÉE.

ELIZA.

L'hiver qui ne se faisait sentir dans notre île que pour relever, par une privation momentanée, les charmes du printemps, allait finir; la sombre teinte des palmiers et des cocotiers commençait à disparaître; les jasmins, les faux orangers, les buissons à fleur de corail, ou d'étoiles blanches, toutes les plantes européennes se paraient de couleurs nouvelles; les grives, les alouettes, les merles, les pivoines célébraient le retour de la belle saison, par leur mélodie enchanteresse. Tout, dans la nature, semblait se disposer à la fête dont je fis les préparatifs.

Je dressai près du bananier d'Eliza

(celui qui l'avait ombragée lorsque je la sauvai des flots) un autel orné de fleurs ; je plantai à l'entour, des cocotiers, dont les tiges couronnées par une aigrette de verdure, étaient unies l'une à l'autre, par des guirlandes entremêlées de feuillages et de fruits ; chaque colonne était entourée de branches de piment aux gousses écarlates, de convolvulus aux couleurs de l'aurore ; l'intervalle d'un arbre à l'autre était embelli par des myrthes en boule, des jasmins en balustrade : la fécondité du sol fit reprendre racine à toutes ces plantes ; les autres ornemens de ce temple de l'hymen étaient un ciel toujours serein, une île charmante, enrichie de tous les dons de la nature.

Le jour de mon bonheur arrivé, je fus éveillé le premier, je rappelai à ma jeune compagne ses pro-

messes, elle hésitait encore; mes tendres discours dissipèrent ses inquiétudes ; elle vint à l'autel, ses yeux semblaient me dire: « vous me promettez donc le bonheur ! »

Dès le lever de l'aurore, tandis que les pivoines matinales, et les grives à cordon célébraient le retour du soleil, tandis que les tourterelles couleur de pourpre commençaient leur tendres murmures, je conduisis mon Eliza au pied de l'autel : elle était à son printemps, dix-huit années avaient perfectionné le chef-d'œuvre de ses charmes ; ses yeux avaient conservé une teinte de mélancolie, qui jointe à leur douceur naturelle, en augmentait la puissance. Nous nous donnâmes la main en présence de Cherry, de nos animaux privés que j'avais amenés, et prononçâmes à la face du ciel, le doux serment

de nous être fidèles : un tendre baiser scella l'union de nos cœurs.

Ma jeune et timide épouse, nonchalamment appuyée sur moi, regagna la cabane : un voile de rose s'étendit à mes yeux sur toute la nature ; tout, autour de nous, semblait respirer le bonheur !

Ceux qui long-temps persécutés par le sort, connaissent enfin le bonheur, peuvent seuls juger de mes transports ! Aurais-je pu croire qu'exilé dans une terre étrangère, je connaîtrais la félicité !

O Amour conjugal ! toi seul pouvais opérer ce prodige ! Tu fais naître les roses au milieu du plus affreux désert, et celles que tu permets de cueillir sur le sein d'une épouse adorée ne cachent jamais les épines du repentir !

J'oubliai ma patrie ; je ne fus plus

occupé que de ma jeune amie : une douce flamme embrasait mon cœur ; toutes mes pensées, depuis celle qui se présentait à mon esprit au moment du réveil, jusqu'à celles qui se confondaient avec les rêves de la nuit, et ces rêves mêmes étaient pour elle. Ses vertus, ses charmes nourrissaient mon amour ; je ne pouvais même concevoir comment j'avais pu être si long-temps insensible à leur pouvoir. Je regrettais le temps que j'avais perdu à ne pas l'aimer : j'aurais voulu l'avoir connue dès l'enfance ; mon amour aurait pu la défendre contre les coups du sort.

Tant que j'avais été seul dans le désert, tant que la tristesse et l'indifférence m'avaient séparé d'Eliza ; il avait été inutile pour moi de donner des noms aux divers endroits de mon île ; notre union rendait ces distinc-

tions nécessaires, ma spirituelle épouse anima l'île entière par des dénominations analogues à nos sentimens, et aux circonstances de notre réunion La baie dans laquelle j'avais eu le bonheur de la trouver, fut nommée *l'Anse d'Eliza*; l'extrémité du bois de palmiers d'où Cherry était sortie au devant de moi, *la pointe de la fidélité*; *le lac des pleurs*, celui sur les bords duquel Eliza avait coutume d'aller verser des larmes; *le bois de la consolation*, celui qui m'avait favorisé par sa douce obscurité, lorsque je lui fis part de mes projets; *l'heureuse découverte*, le rocher d'où j'avais apperçu le vaisseau, et *le tertre du bonheur*, celui dont la cime était ornée par l'autel de l'hymen.

Eliza redoutant l'ennui qui sépare les cœurs unis par les sentimens les

plus tendres, lorsque l'oisiveté les accable de ses langueurs ; Eliza, dis-je, partagea nos instans. Je traçai par ses ordres, dans la prairie, des routes couvertes du sable de la mer, et bordées de fleurs ; çà et là des groupes d'arbres de forme irrégulière, des zones éblouissantes de renoncules et d'anemones, ou les buissons ardens des orangers, des grenadiers rompaient l'uniformité de la verdure. Chacune de ces routes aboutissait aux endroits les plus fréquentés de mon île : l'une, ombragée de plânes entrecoupés de jasmins et d'arbustes à fleur de corail, nous laissait jouir du spectacle de la mer embrasée, aux premiers rayons du soleil ; l'autre, bordée d'arbres serrés et formant une voûte épaisse, suivait les bords de la rivière, puis les quittait tout à coup, pour

gagner la *pointe de la fidélité* par laquelle nous entrions dans les bois ; ou le rocher *l'heureuse découverte*, dont les flancs ornés de guirlandes de convolvulus, de lianes et de vignes sauvages, paraissaient être les murs d'un fort décoré pour un jour de fête. Celle-là suivait les contours d'un petit ruisseau, dont les ondes limpides réfléchissaient les fleurs et les tiges élégantes des iris et des tubéreuses que j'avais plantées sur ses rives. Derrière notre cabane la réunion de tous les légumes, de toutes les productions de ma patrie, des pêchers aux pommes de roses, des abricotiers aux fruits d'or composaient ce que nous nommions *l'île de France* : cette portion était entourée par la rivière des plânes, et par celle des jasmins, dont les heureux contours semblaient unir et séparer

toutes les parties de notre jardin, que nous nommâmes le *Nouvel Éden*.

Quand la chaleur du jour nous forçait à chercher un asile dans les bois, assis auprès de mon épouse, sur un tapis de trefle, nous nous laissions aller à la douce effusion des cœurs, aux entretiens si doux et si faciles pour de jeunes époux. Eliza me faisait une lecture agréable, ou bien sa voix mélodieuse exprimait sa reconnaissance et son bonheur. Si le souvenir de son père lui arrachait des larmes, je redoublais de tendresse, pour luifaire oublier sa perte.

Après le repas du midi, je travaillais dans les bois; j'aidais la nature à développer toutes ses beautés; le soir, nous faisions des promenades délicieuses dans les différentes parties de mon ile que je connaissais à peine. Elle n'était plus un

désert pour moi, Eliza l'avait peuplée de plaisirs. Tout ce que l'imagination riante des poètes a pu créer de plus agréable et de plus beau, s'y trouvait réuni; mon île était le paradis terrestre.

Pendant ces promenades, ma jeune épouse se plaisait à cueillir les fleurs les plus belles, les plus singulières pour les dessiner. Nous aurions pu faire de notre cabane, un superbe cabinet d'histoire naturelle, en rassemblant toutes les coquilles, les coraux, les madrépores dont les côtes étaient embellies, les insectes, les papillons et les oiseaux décorés des couleurs éclatantes des diamans et des métaux; mais l'île entière nous en offrait le plus riche tableau; toutes les beautés y étaient à leur place, y vivaient; et leur heureux ensemble composait ce chef-d'œuvre de la nature.

Nos courses ne se terminaient qu'avec le jour ; alors le silence, la douce obscurité, la fraîcheur des bois, l'influence de l'astre de la nuit imprimaient à nos cœurs des sensations délicieuses.

Nous suivîmes un jour la rivière des palmiers, pour remonter à sa source : nous marchions lentement, un bruit sourd frappe nos oreilles ; je m'approche, et crois reconnaître celui de l'eau ; la rivière se perdait dans le bois, nous le traversons, un superbe spectacle s'offre à nos regards. Une nappe d'eau tombant de la cime élevée des rochers réfléchissait les rayons du soleil ; c'était une colonne de feu qui, se partageant en mille diamans sur la masse arrondie qui lui servait de base, les roulait sur le sable : à côté de la grande cascade, une masse énorme

de dalles irrégulières, placées les unes sur les autres, toutes dans des plans différens, laissait échapper des filets d'eau, des lames de cristal : sur la droite, le rocher présentait depuis sa base, jusqu'à la cime, des marches informes, sur lesquels roulait une de ces cascades, qui formant à chaque gradin des tourbillons blanchâtres, ou brillans de mille couleurs embrasées, retombait en masse de feu sur les dalles inférieures. Toutes ces ondes se réunissant dans une enceinte de rocs, y formaient un lac très-agité, dont les vapeurs offraient un cercle lumineux, décoré des vives couleurs de l'arc-en-ciel. Quelques buissons, des plantes aquatiques sortant des flancs du rocher, coupaient l'uniformité de leur teinte. J'apperçus au travers de la cascade, une grotte profonde; nous voulûmes y entrer;

une vapeur imperceptible pénétra nos habits, et nous força de rester au soleil pour nous sécher : cet obstacle irritant notre curiosité, nous y retournâmes le lendemain, couverts de manteaux, et munis d'une lampe : nous pénétrâmes dans la grotte, après avoir marché quelque temps sur nos genoux ; nous entrâmes dans une enceinte toute resplendissante d'une lumière si vive, que nous fûmes d'abord éblouis lorsque nos yeux étonnés purent distinguer les objets : nous nous trouvâmes au milieu d'un temple consacré par la nature à la divinité, et rempli de torrens de lumière partans de tous les points de la grotte ; l'agitation de notre lampe leur imprimait le mouvement.

La voûte de ce temple de diamant était soutenue par des colonnes de cristal, et revêtue d'un vernis, ou

plutôt d'une couche épaisse et brillante ; de tous les côtés, et presqu'à des distances égales, étaient suspendues des pyramides renversées, des culs de lampes, des spirales, ou des lances dont quelques-unes près des colonnes, et groupées avec d'autres masses, semblaient être des trophées consacrés par des vainqueurs : de tous ces ornemens tombait goutte à goutte, une eau cristalline, mère de toutes les merveilles. Cette eau reçue sur un sable très-fin, avait décoré le plancher d'une quantité prodigieuse de pyramides, ou de calottes de cristal à travers desquelles on parvenait à un bois sacré d'arbres transparens entremêlés de gros troncs ; toutes leurs ramifications étaient couvertes de petits prismes semblables à des diamans, dont les vives couleurs fatiguaient les yeux. Ce bois ombrageait

un obélisque haut de douze pieds, d'une matière également transparente, mais d'un noir mat ; du moins son épaisseur la faisait paraître telle : on eût dit que c'était le tombeau de la magicienne qui avait créé ce souterrain enchanté.

En voulant pénétrer plus avant, nous fûmes arrêtés par de larges rideaux qui couvraient les murs, puis s'en détachaient pour gagner les colonnes devant lesquelles ils formaient des réduits sacrés ; ces rideaux n'étaient pas unis, comme de larges glaces, mais plissés dans les points par lesquels ils tenaient aux colonnes, ou se trouvaient soulevés par des troncs et des pyramides. Tous leurs replis étaient chargés de rubis, d'émeraudes et de topazes imités par les petites pointes que les gouttes tombantes du plafond y avaient formées : de longues ramifications couraient sur ces immen-

ses draperies, comme ces rivières de diamans attachées sur des étoffes d'or. Parmi toutes les masses irrégulières éparses dans le temple, plusieurs avaient affecté la forme de statue ; une, entre autres, placée derrière les vastes rideaux, paraissait être la divinité du temple. La lumière réfléchie de tous côtés par ces masses cristallines, faisait tout le charme de ces merveilleuses décorations ; ses mouvemens les changeaient comme par enchantement ; les masses disparaissaient pour ne laisser entrevoir que les détails : les rocs d'abord noirs et sombres, brillaient ensuite du plus vif éclat ; les draperies qui avaient paru transparentes, semblaient être de velours noir parsemé d'étoiles et garni de franges d'argent : les ramifications qui étaient rayonnantes, dont les

branches lumineuses s'élançaient en jets de feu jusqu'à la voûte, ou s'attachaient aux murs et partout où la moindre inégalité leur permettait de prendre racine, se changeaient en un bois sombre, en noirs festons.

On n'entendait d'autre bruit dans cette grotte, que le murmure d'un ruisseau qui, formé par toutes les gouttes qui suintaient de la voûte, circulait sur un lit de cristal, à travers les pyramides qui semblaient l'arrêter pour recueillir le suc dont il était encore chargé; il formait un petit lac au pied de la statue, et se précipitait ensuite dans un abyme.

Nos yeux fatigués par tant de beautés, ne nous permirent pas de rester plus long-temps dans le temple: nous trouvâmes dans le passage qui y conduisait, l'entrée d'une autre salle plus étroite, et sans humidi-

té, dans laquelle on pouvait conserver des fruits, et trouver un refuge dans le danger : j'y portai quelques meubles, il nous servit d'asyle lors des grandes chaleurs.

Nous entrâmes, en sortant de cette grotte, dans une vallée profonde : des arbres suspendus en voûte n'y laissaient jamais pénétrer les rayons du soleil : de chaque côté, d'énormes roches brunes et escarpées paraissaient prêtes à rouler sur nous au moindre mouvement ; de larges fentes laissaient entrevoir les ondes qui coulaient avec un bruit sourd dans ces vastes cavernes. L'aspect de cette vallée inspirait une secrète horreur, je n'osais pas y conduire Eliza ; mais avide de connaître les beautés de la nature, elle voulut continuer sa route ; je la soutins sur les pierres glissantes qui remplissaient le fond de la vallée.

Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, nous traversâmes un bois obscur habité par des tourterelles vertes et des pigeons azurés, qui, ignorant le danger de la proximité des hommes, ne s'envolaient pas. J'étais obligé de frayer la route à travers l'épaisse feuillée; nous avions couvert nos visages, pour éviter le choc des branches; n'éprouvant plus de résistance, nous levâmes nos voiles, la nature nous parut embrasée : le soleil se plongeait dans l'océan; son large disque semblait être un globe étincelant au milieu des ondes enflammées à l'entour : les reflets de lumière répétés par les ondes, parvenaient obliquement jusqu'à nous, dérobant l'île entière à nos regards. Le globe de feu s'éteignit dans la mer dont les flots offraient des croupes brillantes, relevées par la sombre obs-

curité de ses sillons. Le ciel n'avait plus que quelques traits du tableau qui avait étonné nos sens ; mais nos yeux éblouis ne pouvant plus distinguer les objets, nous attendîmes que cette vive impression fût effacée pour retourner à notre cabane.

Les bords d'une autre rivière étaient ornés de bocages épais, habités par mille petits oiseaux semblables à des pierreries, voltigeant dans les airs, ou se reposant sur leurs branches qu'ils couvraient de diamans. Cette rivière traversait un bois de bananiers dont elle prit le nom, et formait le lac des pleurs : sa surface était habitée par les martin-pêcheurs au collier blanc, les pluviers dorés, les poules d'eau couleur de pourpre et les râles dont le plumage a la teinte des métaux : des nids étaient suspendus de tous côtés

aux

aux branches, comme des hamacs. Nous nous assîmes sous la voûte que formait le bel arbre d'Eliza, et de là, nous vîmes les perroquets rouges et dorés, les perruches bleu de saphir, les tourterelles blanches à taches de sang, se désaltérer sur ses rives; ils jouaient sur le gazon émaillé de leurs plumes, se suspendaient aux branches au dessus du miroir des eaux; on eût dit qu'ils y venaient admirer leurs beautés.

Un jeune tourtereau, faible encore, voulut, trop téméraire, traverser le lac; ses forces ne purent lui suffire, il baissait à chaque instant, et tomba dans l'eau. Ses parens voltigeaient à l'entour, en poussant des cris plaintifs; ils essayaient en vain de le prendre avec leurs becs: touché de leur douleur, je me mis à la nage, et le rapportai sur le bord.

Eliza me serra dans ses bras : « c'est ainsi, dit-elle, que tu m'as sauvée du naufrage ! » je la pressai sur mon sein, et nous versâmes des pleurs d'attendrissement.

Ces jouissances si faibles, si peu satisfaisantes pour des hommes blasés par la volupté, faisaient notre bonheur : car tout est plaisir pour deux cœurs qui se sont rapprochés de la nature, et qui s'aiment : la vie la plus simple, la plus uniforme est sémée d'événemens agréables, intéressans ; ils oublient l'univers, et se suffisent ; leurs ames sont dans une activité continuelle ; elles communiquent le mouvement, la sensibilité aux objets qui les environnent ; tout s'anime, tout respire autour d'eux : la solitude se peuple d'êtres qui partagent leur félicité ; les échos répètent leurs chants, les ondes murmurent avec eux le plaisir, les oiseaux chantent leurs

amours, et les arbres mêmes, sur lesquels ils gravent leurs noms, deviènnent dépositaire de leur serment de toujours s'aimer.

J'entrepris de construire une pyrogue : ce n'était pas pour chercher à sortir de l'île ; le bonheur y habitait, il nous était impossible de trouver une situation plus agréable ; jamais mortels ne furent plus fortunés que nous : notre éducation nous procurait les avantages dont jouissent les hommes policés ; et ramenés à la nature, nous suivions ses loix dans un pays enchanté, sous un beau ciel, dans un climat très-doux, et rarement troublé par les tempêtes : ce n'était donc que pour m'occuper, et donner à mon Eliza le plaisir de se promener autour de l'île, de jouir de ses aspects enchanteurs, que j'entrepris cette construction.

Je trouvai sur la colline, un arbre assez gros pour être creusé en pirogue, à la manière des sauvages; je l'abattis avec beaucoup de peine, et roulai sur le rivage le bloc dont j'avais besoin: après un mois de travail, je mis la nacelle à flot; nous nous en servîmes presque sur le champ: les poissons effrayés s'enfuirent de toutes parts; nous les vîmes gagner leurs retraites, ou se cacher sous les racines qui avançaient dans la mer.

Dans plusieurs endroits, la côte s'aplanissait en pente douce; la rivière des bananiers semblait se plaire à étendre ses nappes transparentes, sous l'ombrage des bosquets de myrthes en boule, et de tamarins: c'était là que les chèvres venaient se désaltérer, s'avançant jusqu'au milieu des eaux, rassurées par le sable brillant qu'elles appercevaient à travers leur

cristal. Satisfaits de cette première course, et n'ayant pas encore toutes les choses nécessaires pour aller en pleine mer, nous attachâmes notre pirogue au rivage. Lorsque tout fut préparé, nous quittâmes les côtes, mais l'exemple de Robinson que des courans avaient entraîné en pleine mer, nous fit avancer avec prudence; nous jouîmes de l'aspect enchanteur de notre île. La fraîcheur du soir donnait à ces promenades sur la mer un charme de plus; nous entendions le concert mélodieux de mille petits oiseaux qui, comme le rossignol, profitaient du silence de la nuit, pour faire retentir les bois de leurs chants. Un soir, le calme de l'air nous avait plongé dans des méditations agréables sur notre félicité; un choc violent ébranle la nacelle, mon épouse effrayée pousse un cri, se

jette dans mes bras ; je vois , à la clarté de la lune, la croupe hérisssée d'un monstre qui faisait jaillir l'onde de ses narines, et semblait vouloir nous attaquer encore : mes cheveux se dressent ; courbé sur les rames, je fends l'onde avec rapidité , croyant à chaque instant être englouti avec mon épouse : à peine au rivage , je m'élance sur la grêve , tenant Eliza dans mes bras, je la baigne de pleurs , en pensant au danger qu'elle avait couru.

Je ne voulus pas l'exposer à de nouveaux périls , mais nous fîmes encore des promenades délicieuses sur les rivières. Moins distrait par des spectacles plus doux , nous voguions lentement sous une voûte sombre , éclairée par les rayons incertains de la lune.

J'étais heureux ; le bonheur ne

permet pas de calculer les instans : un an s'était écoulé depuis notre mariage, et j'aimais Éliza, plutôt comme mon amante que comme ma femme ; je lui parlais un jour de ma tendresse : » je t'aime, lui disais-je autant qu'il soit possible d'aimer ! mon cher ami, me répondit-elle, tout, il est vrai, dans l'homme est borné, son esprit, ses forces, son existence ; mais son cœur ne l'est pas : le souverain être ne pouvait mettre des limites à la faculté qui lui plaît le plus, celle d'aimer. Tu te crois arrivé à ce terme heureux, où l'ame toute entière à l'objet qu'elle adore, n'éxiste plus que pour lui ; cependant, mon ami, je pourrai ajouter encore à ton amour ! — O mon Eliza ! augmentes-le donc, puisque t'aimer est mon bonheur ; — Clair, continua-t-elle avec une douce gravité, je

porte dans mon sein le fruit de nos amours! » Cette nouvelle me pénétra de la plus vive joie ; Eliza me devint plus chère ; je ne la quittais pas un instant; mes regards étaient sans cesse fixés sur elle, ses moindres mouvemens attiraient toute mon attention, j'étais inquiet comme l'avare qui veille sur son trésor : et quoi de plus précieux pour un homme sensible, qu'une épouse qu'il aime, qui porte dans son sein le gage de son amour ! Mon imagination active me transporta au moment heureux où je tiendrais dans mes bras un autre moi-même. Quel plaisir de partager avec un enfant, toutes mes richesses, de soutenir ses jeunes ans ! quelle source inépuisable de félicité !

Mais avant d'en jouir, je devais l'acheter par une longue suite de tourmens ! Ma jeune épouse approchait

du terme que je n'ose nommer heureux : toutes les illusions trompeuses que mon imagination avait nourries s'envolèrent, des inquiétudes dévorantes éloignèrent de moi la gaieté. Unis jusqu'à ce jour par la plus vive tendresse, nos instans s'étaient écoulés dans la félicité la plus pure; l'amour conjugal nous prodiguait ses douceurs; ce charme plus ravissant encore qui unit deux jeunes cœurs faits pour s'aimer, me rendait le plus fortuné des hommes; tout disparut à la fois, plaisirs, espérances; il ne me resta plus que l'amer regret de ma félicité passée, et d'affreuses inquiétudes sur le sort de mon épouse, à moi que l'idée seule de la perdre faisait frémir! Des larmes brûlantes roulaient dans mes yeux, je ne voyais plus dans Eliza qu'une victime vouée à la mort.

Les rêves qui agissent si puissam-

ment sur les imaginations actives, qui troublent si aisément les cœurs sensibles, ne me laissèrent aucun repos. Ces repas champêtres, jadis assaisonnés par la gaité, perdirent tous leurs charmes : craignant de communiquer mes alarmes à mon Eliza, je faisais mes efforts pour cacher ma douleur, et ses tendres discours la rendaient plus vive : « quoi, me disais-je, perdre une amie si douce, si tendre ! » ma raison s'égarait ; sous le plus leger prétexte, je la quittais pour aller sur le bord du lac des pleurs, donner un libre cours à mes larmes : là, les idées les plus effrayantes troublaient mon esprit : « pourquoi, me disais-je ensuite, quitter ton épouse! vas donc profiter des derniers instans qui te restent ! demain, peut-être ce soir, elle ne vivra plus ! » je revolais auprès d'elle ; égaré par la douleur,

oubliant tous les ménagemens que je devais garder; plus faible qu'un enfant, je versais des larmes dans son sein: « ô mon Eliza! faudra-t-il donc te perdre? te voir expirer dans mes bras? embrasse-moi donc encore! hélas! peut-être pour la dernière fois! » Que j'étais coupable à mes yeux! combien je me reprochais de l'avoir enchaînée par les liens de l'amour!

Ma jeune épouse avait plus de calme; son cœur était extrêmement sensible, mais son esprit était trop léger, pour supporter le poids de la douleur : elle pouvait éprouver des accès de désespoir; mais bientôt son agitation se calmant, elle se jetait dans les bras de l'espérance; son imagination lui faisait entrevoir un avenir plus heureux, et lui tenait ainsi lieu de résignation et de philosophie.

Celle que j'aimais ne put retenir ses plaintes : ô moment affreux pour un époux, que celui où il voit celle qu'il adore, luttant contre la douleur! comment l'homme peut-il résister à de si rudes épreuves !

Les malheurs que l'on a redouté le plus, arrivent rarement ; le sort frappe toujours à l'improviste : presque toujours aussi, le bonheur vient à l'instant où le désespoir allait nous égarer. La nature bienfaisante favorisa ma jeune amie : ô délices ! j'avais été sur le point de perdre mon épouse, je serrais deux Eliza sur mon sein. J'élevai ma fille vers le ciel : « grand dieu! m'écriai-je, tu lui as donné la vie! fais qu'elle n'ait jamais à se plaindre de ce présent, qu'elle ressemble à mon Eliza ! » je la remis à sa mère attendrie, et passant de l'excès de la douleur à celui de la joie, je

les embrassais tour à tour ; je sautais d'alégresse ; je présentais ma fille à Cherry, à mes chèvres qui léchaient ses membres délicats ; ma jeune épouse souriait à mes folies. Il faut être époux et père, il faut avoir passé des craintes les plus alarmantes à la joie la plus vive, pour se peindre mes transports.

QUATRIÈME VEILLÉE.

ELIZA.

Je buvais à longs traits dans la coupe du bonheur; mon existence était triplée : je vivais en ma Laure, je vivais en mon Eliza, toutes deux me valaient l'univers. La naissance de ma fille me fit commencer une vie nouvelle, plus active, plus occupée; mille besoins se présentaient à mon esprit, et toute mon attention s'appliquait à trouver les moyens de les satisfaire. Mon premier soin fut de préparer tout ce qui lui était indispensable; je gardai pour elle nos vêtemens; ma jeune épouse imagina d'employer des

peaux d'oiseaux pour nous faire des robes. Nous n'avions pas assez de fil ; le hasard me servit : il m'avait fait remarquer dans les bois, une espèce d'ortie, dont les fibres longues et souples pouvaient y suppléer ; je m'en procurai beaucoup. Eliza réunit toutes les peaux que j'avais préparé, et nuançant les couleurs avec goût, elle en fit une robe charmante, bordée d'une frange d'or imitée par le plumage d'une espéce de pic ; elle la nouait avec une ceinture ornée de coquilles, de nacre et de plumes aussi brillantes que des pierreries ; un manteau de la même étoffe qu'elle portait par dessus, imitait l'habillement des femmes Turques, si favorable à la beauté.

Qu'elle était belle, mon épouse, lorsque, décorée de cette robe sur laquelle toutes les couleurs de l'au-

rore, des fleurs et des métaux étaient rassemblées, elle se promenait dans la prairie, portant sa fille dans ses bras! ses cheveux blonds et bouclés par la nature flottaient sur ses épaules et sur son sein, légérement retenus par des guirlandes de fleurs, et couronnés par des aigrettes de plumes brillantes, qui ombrageaient son front. Le bonheur répandait sur son visage, dans ses beaux yeux, son aimable gaieté.

Qu'elle était belle, mon Eliza! La présence de Laure, les soins que nous lui donnions, faisaient de tous les instans du jour, des momens de félicité : ma vie s'écoulait avec une extrême promptitude : je passais des heures entières à contempler Eliza allaitant sa fille! Je la prenais aussi dans mes mains, elle me souriait en me tendant ses petits bras; je l'embrassais mille

fois. N'étant pas distrait, comme les Européens, des goûts naturels, par des occupations lucratives, mon épouse, ma fille étaient l'unique objet de mes pensées, de mes soins ; je ne vivais que pour elles, je n'attendais que d'elles toute ma félicité ; la solitude me les rendait plus chères ; elles étaient mon tout ; sans elles, rien ne m'aurait attaché à la vie.

Nous arrivâmes au moment où ma fille devait être sevrée ; Eliza ne voulait pas y consentir : il est si doux pour une mère de nourrir de sa propre substance un enfant chéri ! elle se fait une douce habitude des soins les plus fatigans : mais Eliza était trop délicate, sa santé commençait à s'altérer ; j'employai, pour la première fois, l'autorité conjugale ; c'était pour conserver une épouse qui, trompée par sa tendresse, exposait

ses jours. Le lait de nos chèvres, la crême des cocos, des œufs d'une espèce de poule bigarrée de jaune et de rouge, les ignames cuites et les fruits à pain firent la nourriture de Laure.

Nos jours s'écoulèrent dans une douce volupté, aucun accident ne troubla nos plaisirs : nous goûtions toute la félicité dont on puisse jouir sur la terre, et parvînmes par une route de fleurs à la cinquième année de Laure. Elle promettait les qualités de sa mère, avait le même goût pour la nature : rarement elle sortait avec nous, sans remarquer quelques merveilles qui nous était échappées; c'était un arbuste chargé d'insectes dont les ailes offraient un écrin de pierreries, et les antennes des aigrettes de diamans; ou des papillons couverts de paillettes d'or, et décorés des

couleurs de l'aurore ; elle les admirait beaucoup et nous questionnait sur leur utilité, leur nature. Il nous fallut donc songer à son éducation : je ne tardai pas à m'appercevoir qu'Eliza, imbue dès l'enfance des préjugés religieux, regrettait pour sa fille et pour elle de n'avoir pas de prêtres. Elle l'avait baptisée ; je n'avais pas cru devoir heurter la tendre sollicitude d'une mère, en m'opposant à une cérémonie insignifiante en elle-même, peu dangereuse, et que sa mère pouvait exécuter en mon absence : mais je vis avec peine qu'elle accoutumait ma fille à des pratiques superstitieuses, lui donnait des idées fausses et la formait ainsi au joug des prêtres : ces erreurs pouvaient entraîner les conséquences les plus funestes pour la génération qui devait peupler mon île ; je ne voulais lui laisser

que des idées simples et claires sur la divinité ; car si les esprits forts, les orgueilleux, ou ceux qui n'ont jamais éprouvé les rigueurs de la fortune, peuvent écarter l'idée même d'un être supérieur, du moins cette opinion est-elle nécessaire aux malheureux.

Inutilement aurais-je défendu à la tendre Eliza de communiquer à ma fille ses erreurs, mes ordres n'auraient pas été suivis ; il s'agissait du salut, et en pareil cas, la désobéissance paraît une bonne action, la persécution fait des martyrs ; tant est grande la force des préjugés religieux, qu'ils étouffent la voix même de la nature : je jugeai qu'il était plus prudent de travailler à les arracher de l'esprit de sa mère. J'entrepris, pour y parvenir, un écrit dans lequel, par une suite de raisonnemens clairs et simples, je lui faisais sentir toute l'ab-

surdité des contes inventés par les prêtres. Je consacrai un chapitre à l'exposition des idées naturelles sur la divinité ; je le rédigeai avec d'autant plus de soin qu'il devait servir de base aux opinions religieuses de nos enfans. Je lus ces réflexions à mon épouse comme pour la consulter ; une intention prononcée de changer ses idées n'aurait fait que les affermir : mes opinions l'affligèrent d'abord, et, me croyant damné, elle entreprit de me convertir ; j'étais souvent tenté de rire de ses raisonnemens, mais aussi j'étais touché de ses tendres sollicitudes ; il est si naturel pour une épouse de chercher à sauver un époux qu'elle aime, des griffes du démon. Ses discours avaient une force, une énergie qui me surprenaient ; Eliza m'aimait, son amour lui donnait l'éloquence du cœur. Elle insistait prin-

cipalement sur ce qu'il ne pouvait y avoir de danger à suivre une religion qui promettait le bonheur, tandis que le mépris de ses lois pouvait précipiter dans des supplices éternels. Je ne pus combattre ce raisonnement qu'en lui démontrant que l'idée même qu'elle avait de la divinité, détruisait ses craintes.

« Pourquoi, lui dis-je un jour, te chagriner de ce que tu n'as pas auprès de toi un prêtre qui t'entretienne dans l'erreur, et remplisse l'esprit de ta fille de ces fables créées dès l'origine du monde, et transmises d'âge en âge par des fourbes pour tromper l'homme, renverser l'ordre de ses idées, et le faire renoncer à sa raison? S'il lui faut un sentiment qui domine tous les autres, inspire à ta fille l'amour de dieu et de son semblable; c'est là la re-

ligion d'un homme de bien. Accoutume-là de bonne heure à ne chercher de félicité que dans la pratique de la vertu, et l'étude de la nature : et toi-même, qu'as-tu besoin d'aller confier à un prêtre l'aveu de tes fautes? il se rirait de ta simplicité : tu n'en peux commettre qu'envers moi, je te les pardonne au nom de l'éternel! je lis dans ton cœur pur comme le cristal: j'apperçois tous les nuages que la faiblesse humaine forme sur cette onde pure; un souffle de la raison les dissipe. Tu es trop vertueuse pour avoir besoin d'un prêtre, ses préceptes indiscrets souilleraient ta vertu! » Pour convertir, il faut persuader; ce ne fut qu'après beaucoup de raisonnemens que j'obtins de mon Eliza, sinon un changement d'opinion, du moins la promesse qu'elle éleverait ma fille dans mon système.

Un cœur aimant et sensible n'oublie jamais de s'adresser à l'éternel afin d'obtenir sa protection pour l'objet qu'il aime ; et c'est pour lui un soutien que l'idée de pouvoir, en invoquant un être supérieur, augmenter leur félicité : je lui adressai donc mes vœux, avant de commencer l'éducation de ma fille. Elle avait une mémoire heureuse, son esprit était vif et pénétrant, elle annonçait les qualités de sa mère ; mille traits de bonté, de douceur nous ravissaient ; elle m'arrêtait lorsque, sans m'en appercevoir, j'allais marcher sur un insecte. Nous trouvâmes, un jour, un jeune chevreau que sa mère avait quitté pour aller paître dans la prairie ; Laure me pria de le lui donner ; elle le porta dans la cabane, et s'y attacha si vivement qu'elle le faisait coucher auprès d'elle. Ce petit animal l'adopta et la sui-

vait

vait par tout ; mais quelques jours après, étant avec lui dans les bois, une chèvre vint en bêlant à l'entour, elle semblait vouloir emmener son fils : Laure accourut pour le retenir, mais il parut vouloir suivre sa vraie mère qui redoublait ses cris ; Laure pleurait ; puis touchée de la douleur de la chèvre, elle le laissa partir : quand il s'éloigna, ses sanglots redoublèrent ; je calmai son chagrin en les adoptant tous deux.

Elle était chargée du soin de nourrir Cherry et les oiseaux privés ; jamais aucune occupation, aucun plaisir ne lui fit négliger ce travail. Son esprit était aussi vif que son cœur était bon ; elle fit des progrès rapides.

Tout entier à son éducation, je jouissais auprès de mon épouse de toute la félicité que l'homme puisse goûter sur la terre, lorsqu'elle pré-

senta, à mon esprit, les plus riantes perspectives pour l'avenir, en m'annonçant qu'elle portait dans son sein un second fruit de nos amonrs; je ne doutai pas un instant que ce ne fût un fils, et que nous ne dussions être les chefs d'une nation nouvelle qui peuplerait notre île : je fis part à mon Eliza de cette idée, elle la saisit avidement; et nos esprits ne furent plus occupés que des moyens de mettre notre postérité à l'abri des maux qui affligent l'espèce humaine.

Eliza voulait cultiver toutes nos connaissances pour les leur transmettre, et leur procurer le degré de civilisation dans lequel nous étions; je lui démontrai que tous nos efforts devaient tendre au contraire à les rapprocher de la nature; que plus un peuple s'en écarte, plus il avance vers sa ruine; un degrê de civilisation étant un degré de plus de corruption. Les

seuls inconvéniens de la vie sauvage sont une guerre continuelle, produite par l'excessive population, et la rareté des vivres; notre principal soin devait être d'y remédier, en évitant l'éxcès de cette population, et transmettant à nos descendans l'art de l'agriculture: pour le premier objet, il suffisait de fixer, d'après des calculs établis sur le nombre d'hommes que l'île pouvait nourrir, l'âge auquel ils pourraient se marier, et le nombre de mariages que l'on pourrait faire chaque année: quant à l'agriculture, nous pouvions leur transmettre notre expérience.

Tous ceux qui ont médité sur le bonheur de l'homme, ont pensé que des opinions religieuses lui étaient nécessaires; nous nous arrêtâmes donc à des notions claires et simples sur la divinité.

Le gouvernement devait avoir pour base la volonté générale, et pour but, l'utilité de tous.

Toute la morale était renfermée dans cette phrase : *l'amour de dieu, de son pays, de son semblable et de la vertu peut seul donner le bonheur.*

La mémoire de ma fille fut le livre dans lequel nous déposâmes ces vérités.

Ces principaux points établis, je brûlai ma pirogue qui pouvait donner une idée de la navigation, art trop dangereux pour ma colonie, dont la communication avec le reste du monde entraînerait la ruine. Je brûlai mes livres, sinon comme dangereux, du moins comme très-inutiles à un peuple dans l'enfance; de même que les meubles que nous ne pouvions remplacer sans outils de fer, voulant perdre pour jamais le fatal secret de

l'usage des métaux. Nous conservâmes avec soin le dessin qui imite la nature, et conserve l'image des objets chers à nos cœurs; la musique qui honore la divinité, chante les belles actions des hommes; et la poésie, langage du cœur et du génie. Eliza se perfectionna dans l'art de pétrir la terre, pour en former des vases d'une forme élégante; dans celui de préparer les peaux, de les teindre de différentes couleurs, ou de les orner de plumes fixées avec de la gomme, et disposées de manière à imiter les fleurs et les oiseaux. Je me livrai tout entier à l'agriculture, à l'étude des plantes, au soin des troupeaux.

Toute communication avec le reste du monde, devant, comme je l'ai dit, entraîner la ruine de ma colonie, je cherchai à inspirer à mes enfans la plus grande horreur pour les Européens,

qui seuls pouvaient y aborder ; je fis apprendre à ma fille la romance suivante , traduite de la langue Caraïbe, et qu'Eliza avait apprise dans ses voyages.

LES PLAINTES DE GUHANI.

« LES chaînes dont je suis chargé rongent mes chairs , les fouets déchirent mes membres usés par le travail ! mon ame se révolte contre les tigres qui chargent d'un lourd fardeau ma faible vieillesse ; je regarde autour de moi : est-il encore des hommes-rouges qui puissent rompre ces fers , et massacrer ces hommes-barbus ? non ! la route qui conduit aux mines est jonchée de leurs cadavres étendus dans les fossés qui la bordent !

HELAS ! je reste seul de tant de nations dont tous les ossemens

ont été jetés dans le feu pour fondre l'or ! mais c'est moi qui dois le plus souffrir, je suis cause de leurs malheurs !

O TOI, chère Zani, dont l'innocence fut flétrie par leurs mains teintes de sang, ton ame s'est épurée dans le pays des ames; et ton amant ! le malheureux Guhani traîne sa triste vieillesse sur cette route jonchée des cadavres de nos frères rongés par les chiens.

LE sang boût dans mes veines, je veux venger ton outrage en massacrant un de ces vils brigands; mes fers me retiennent, mes regards mêmes sont punis ! Lâches assassins ! vous pouvez faire fléchir mon corps sous le poids de vos coups, mais vous ne ferez pas courber mon ame indomptable !

O ZANI ! de combien de larmes j'ai arrosé cette route imprégnée du sang de nos frères !

LORSQUE je veille sur la montagne, j'apperçois au loin les vagues agitées, elles me rappellent nos malheurs !

BELLE Zani, tu aimais le tendre Guhani ! tous les soirs tu venais le rejoindre, dans un bois solitaire, sur les bords de la mer ; là ! . . Tendres et trop cruels souvenirs ! La vieillesse a rongé mon corps, un long et dur esclavage a flétri mon cœur, et je pense encore à mes amours !

IL m'en souvient : la lune était couverte de légers nuages ; les zéphyrs agitaient mollement les arbres ; l'air était embrasé : quel fatal obstacle t'empêcha de rejoindre plutôt l'impatient Guhani ? J'errais en t'attendant sur le rivage, je cüeillis, pour toi,

un rameau d'arbuste en fleurs : tu n'arrivais pas ; mes yeux baignés de larmes, s'arrêtèrent sur les vagues dont l'agitation me fit naître l'idée de ton inconstance ; je regarde la lune, elle était au dessus des montagnes : Zani ne m'aime plus, me dis-je ! et de dépit, je jette la branche dans les flots ; à l'instant tu fus dans mes bras, tu me couvris de caresses !

O ZANI ! pourquoi n'avoir pas arrêté ce fatal mouvement ? Mais il plut à ton cœur, il te prouvait mon amour !

JE te montrai cette branche pour te reprocher ton retard ; tu me prias de la retirer des flots : dis le moi, pourquoi tes yeux se remplirent-ils de larmes, lorsque tu vis que je ne pouvais l'atteindre ; pourquoi, pénétrés d'une secrète horreur, nous enfuîmes-nous à nos bourgades ?

ZANI ! ô ma Zani ! je te voyais alors pour la dernière fois !

QUE de maux ont affligé notre malheureuse nation, depuis ce fatal instant ! Zani ! ô ma Zani ! pleures sur le malheureux Guhani ! que ton ame vienne soulager son ame accablée sous le poids de la douleur ! les mauvais esprits se sont servis de mon bras pour tuer toute la nation !

LORSQUE mes yeux étonnés virent descendre sur le rivage ces hommes de fer portés par des monstres, armés de feu, je frémis à la vue de cette branche que les mauvais esprits avaient poussée jusqu'à leur pirogue, pour leur indiquer notre île. Ils la portaient en triomphe, comme un guide précieux !

LA prédiction de notre ruine me parut accomplie ; je rassemblai les

jeunes gens pour mourir en guerriers, mais les flèches tombaient à leurs pieds ; leurs armes vomissaient la foudre.

LA terreur fit de toute la nation un peuple de femmes, ils se laissaient égorger sans se défendre!

LA mort eût été trop douce pour moi ; ces monstres, parmi lesquels je reconnus nos mauvais génies vêtus de longues robes noires, me réduisirent en esclavage!

J'Y gémis depuis quarante ans!

J'APPERÇOIS de nouvelles victimes attachées deux à deux ; l'époux avec l'épouse, le frère avec le frère, le père à côté de son fils ; on les conduit aux mines, dans lesquelles tant de familles ont été dévorées par la mort. Le morne désespoir est peint

dans leurs yeux, l'esclavage a courbé leurs corps; quelques-uns versent des larmes, ils entre-voient les maux qu'ils auront à souffrir!

Les miens vont finir; à présent, je deviens inutile; je serai la proie des chiens. O mort! que tu as de charmes à mes yeux! tu es l'unique ressource du malheureux esclave qui a vu périr toute sa nation égorgée par des barbares!

O mes frères! ô ma Zani! mon ame va vous rejoindre!

Les maux de Guhani vont finir!»

CINQUIÈME VEILLÉE.

CINQUIÈME VEILLÉE.

ELIZA.

Après avoir fait toutes les dispositions que la prudence et la tendresse maternelle purent nous dicter pour préparer le bonheur de nos enfans, nous nous reposâmes du reste sur la providence, et continuâmes l'éducation de ma fille. Nous étions près du moment où mon Eliza allait doubler ma félicité et réaliser mes projets, en me donnant un fils; tant de bonheur m'enivra : assoupi dans les bras du plaisir, mon ame jouissait de cette douce tranquillité, de cette satisfaction intérieure, de ce calme voluptueux qui répandent de la gaieté sur toutes les idées, dans tous les

discours, sur toutes les actions ; ma vie allait être une suite de jouissances dont la variété éloignerait le dégoût : tour à tour amant, époux et père, chef d'une famille nombreuse ; j'allais goûter tous les plaisirs que la main bienfaisante de l'éternel distribue aux hommes ; et après de longues années, entouré de mes enfans, livré dans les bras de l'amie de ma jeunesse à un sommeil paisible, des rêves enchanteurs devaient me conduire au repos éternel : je cesserais d'être avant de cesser de jouir.

Telles étaient mes riantes pensées ; j'en faisais part à mon Eliza lorsque nous nous promenions enfemble. Ma fille préférait les courses sur le rivage, parce qu'elle y trouvait de superbes coquilles. Nous en vîmes une, un jour, qui était si belle que Laure voulut la garder ; elle était très-pesante, je

la portai tout de suite à la cabane : j'y entrais ; mon épouse s'écria : « oh ciel ! accours donc ! » je volai au rivage ; Eliza se précipitait dans les flots. La frayeur me donna des ailes ; ô spectacle affreux pour un père ! Eliza soutenue par les efforts de Cherry, luttait contre les vagues prêtes à la renverser : elle cherchait à gagner le bord, tenant dans ses bras tremblans sa fille qui, la tête penchée, le corps renversé en arrière n'avait plus de mouvement. Je m'élançai à la mer, je saisis Laure, je soutins mon épouse, qui s'évanouit. Son front était meurtri ; le sang se mêlait à l'écume qui tombait de ses cheveux. Je la conduisis avec ma fille à la cabane.

Laure revint bientôt à elle ; un vomissement la soulagea ; mais mon Eliza, pâle, tremblante, défigurée,

ne se soutenait plus ! Sa tête avait frappé contre un rocher de corail ; l'horrible spectacle de sa fille tombant dans les flots, la fraîcheur de l'eau avaient saisi cette mère infortunée, prête à mettre au monde un second enfant : ses membres étaient roidis par le froid de la mort ; elle pouvait à peine ouvrir ses paupières pour regarder encore sa fille et son époux. La vue de mon Eliza étendue sur un lit de douleur, et respirant à peine, m'inspira les craintes les plus déchirantes.

J'avais essuyé l'écume qui découlait de ses cheveux, versé du baume sur ses plaies ; je couvrais son visage de mes larmes, je la réchauffais sur mon sein, mais la mort me disputait sa victime : une nuit, un siècle s'écoulèrent dans les plus vives alarmes.

Le lendemain, ma jeune épouse parut se ranimer ; mon cœur sortit de la torture ; mes inquiétudes étaient moins déchirantes : bientôt ses plaintes me rendirent au supplice ; ses mouvemens devinrent convulsifs ; un violent tremblement agitait ses membres, elle paraissait lutter contre le trépas : à cette crise succédait un calme semblable à l'immobilité de la mort ; et moi, debout, auprès de mon épouse, j'épiais tous ses mouvemens.

La fièvre continuait ses ravages ; et je passais de la vie à la mort, suivant que le calme, ou des crises nouvelles l'arrachaient ou la livraient au repos. Enfin Eliza se lèva sur son séant, et me demanda sa fille : je la crus sauvée ; l'excès de ma joie m'empêchait de lui répondre : « où est-elle donc ? » dit Eliza, d'un ton impérieux :

en vain je lui représentai qu'elle était endormie; en vain je l'engageai à se calmer, elle m'ordonna de la lui amener, et repoussa mes caresses. Une fièvre ardente égarait sa raison ; dans la violence de son transport, elle se leva pour courir au rivage , toutes mes forces me suffisaient à peine pour la retenir ; elle ne me connaissait plus : ses yeux étaient étincelans ; je ne concevais pas comment tant de colère pouvait entrer dans l'ame de mon Eliza. « Barbare , s'écria-t-elle d'une voix terrible , qu'as-tu fait de ma fille ? tu ne veux pas que je la sauve des flots , c'est donc pour nous faire mourir tous deux ! Ciel ! comme tu me serres dans tes bras ! veux-tu m'étouffer ; étouffer mon fils ? je le sens ; il est glacé par la mort ! » ses membres étaient roidis , sa bouche écumante ; je ne pouvais plus lui résis-

ter ; elle m'entraîne, et tombe en expirant. Je restai long-temps évanoui ; bientôt, oubliant mon malheur, ou ne pouvant me le figurer, je relevai mon Eliza, et la plaçai sur son lit : croyant qu'elle n'était qu'assoupie, j'attendis, dans le silence du désespoir, l'instant de son réveil ; attente hélas inutile ! mon épouse n'existait plus ! pour comble d'infortune, ma fille avertie par mes cris, me demanda sa mère : « taisez-vous, lui dis-je, avec l'accent de la colère et de la douleur, votre mère repose ! » je le croyais ! Laure effrayée s'approcha doucement de son père, je sentis ses bras m'entourer ; elle n'osait parler, mais ses regards fixés sur moi étaient baignés de larmes éloquentes : je ne pus retenir les miennes, et me baissai pour répondre à ses caresses : « tu pleures, dit-elle, maman souffre donc

beaucoup ! — non, ma fille, elle dort, ne fais pas de bruit ! — oh ! non ! mais tu me la feras voir à son réveil ! » Je le lui promis, et bientôt sa présence me devint importune : dévoré d'inquiétudes, brûlé du désir de rappeler mon épouse à la vie, et ne voulant pas que ma fille fût temoin de mes douloureuses tentatives : « Laure, lui dis-je, allez avec Cherry dans la grotte ! — pourquoi donc m'y renvoyer ! maman n'y est pas, elle est ici ! » L'excès de la douleur me rendit féroce : « obéissez ! » lui dis-je, d'un ton sévère ; et moi-même, je la poussai hors dela cabane : — Qu'ai-je donc fait pour que tu me chasses d'auprès de toi, d'auprès de ma mère ? » je ne l'écoutai pas : elle marchait lentement ; se détournant pour me tendre les bras ; mes menaces et mes gestes la repoussèrent. A peine eut-elle

atteint la pointe de la Fidélité, je volai au lit de mon épouse ; je la portai au soleil ; comme la première fois, je lui prodiguai les secours qui m'avaient si bien réussi : je ne sentais pas que ses membres étaient glacés par le froid de la mort. Mes mouvemens firent remuer un de ses bras ; je crus qu'elle se ranimait ; debout, immobile, les mains jointes, mes yeux attendaient un nouveau mouvement : hélas ! attente inutile, j'avais, pour jamais, perdu mon épouse !

Toujours aveuglé par l'espérance, je reportai à ma cabane le corps inanimé d'Eliza : la nuit approchait, ma fille entra, elle me demanda sa mère, en implorant ma pitié : sa présence me troubla ; je succombai sous le poids de mes maux, et restai longtemps évanoui : lorsque je revins à moi, je trouvai ma fille qui, mon-

tée sur le lit d'Eliza, soutenait de ses faibles mains sa tête appesantie, l'appelait en sanglottant, et la couvrait de baisers; je voulus l'en séparer: « que tu es méchant! dit-elle, laisses-moi voir maman, elle dort depuis trop long-temps! » égaré par la douleur, je l'enlevai, et la portai hors de la cabane; ses bras s'enlaçaient autour de moi, elle poussait des cris douloureux, je m'en débarrassai avec peine, fermai la porte sur elle, et revins auprès de mon épouse.

J'essayai encore de la rappeler à la vie; j'ouvris sa bouche, ses lèvres se refermèrent aussitôt; j'écartai ses paupières, ses yeux étaient ternis par la mort; je posai sa tête sur mon cœur et l'arrosai de mes larmes, je pressai dans mes bras son corps glacé: « Eliza! mon Eliza! réponds à ma voix! elle est morte ma chère Eliza! » Cette

horrible pensée m'effraya, je voulus ouvrir la porte pour fuir : « ciel ! quelle résistance s'y oppose ! » ma fille était étendue, sans mouvement, sur le seuil ; la pâleur de la mort était répandue sur son visage que Cherry couvrait de caresses : j'avais été sourd à ses cris, à ses prières ; le chagrin et ses efforts pour rentrer dans la cabane, l'avaient épuisée ; sans le plus prompt secours, je perdais ma fille, après avoir perdu mon épouse. Je parvins à la rappeler à la vie ; elle me demanda sa mère, et bientôt, à genoux, les yeux élevés vers le ciel, elle le conjura de la réveiller de ce long sommeil. La fatigue la plongea dans le repos : enfant infortuné ! tu aurais dû ne te réveiller jamais ! tu n'avais plus de mère !

Doutant encore de mon malheur,

ne pouvant concevoir que je fusse pour jamais privé de mon Eliza, je la couvrais encore de baisers, malgré l'odeur infecte qu'exhalait son cadavre privé depuis trois jours de la vie, et je passai cette affreuse journée, entre l'espérance et le désespoir. Enfin, je reconnus mon erreur ; trop faible pour me livrer à de nouveaux transports, d'affreux tourmens déchiraient mon cœur amolli par une longue prospérité. Je craignis que le mauvais air ne fît périr ma fille ; la nuit, je portai le corps de mon épouse au temple de l'hymen, près du bananier qui, le premier jour de ma félicité, l'avait ombragée ; là, ô affreuse occupation pour un époux ! je creusai sa tombe. J'allais l'y déposer ; de nouveaux délires égarèrent ma raison ; je découvris son visage, il n'avait pas encore perdu tous ses char-

mes ; je m'écriai « Eliza ! ma chère Eliza ! tu ne réponds pas à ma voix ! tu ne m'aimes donc plus ! . . . c'est moi ! c'est ton époux qui t'appelle !... Mais hélas ! elle ne vit plus ! » absorbé par la douleur, je couvris de terre et de branches ces tristes restes de mon amie.

O momens affreux ! scènes horribles et déchirantes ! comment l'homme peut-il vous résister !... Je regagnai ma cabane avec Cherry que j'attachai, afin qu'elle ne conduisît pas ma fille au tombeau de sa mère.

J'avais passé la nuit dans ces tristes occupations ; à mon retour, je trouvai ma fille qui, montée sur le lit d'Eliza, le baignait de ses larmes : aussi-tôt qu'elle me vit : « mon papa, dit-elle, maman est levée ; ah ! je t'en prie ; que je la voie ! » Son erreur me troubla ; je la regardai fixement, en

écoutant ses prières : je pressai vivement dans mes bras Laure étonnée ; je versai un torrent de pleurs ! « ma chère enfant ! fille infortunée ! que ton erreur est cruelle ! » Bientôt après je voulus fuir, elle courut après moi, embrassa mes genoux : « oh ! mon père, s'écria-t-elle, ne m'abandonnes pas ! si tu veux que je meure, du moins auparavant laisse-moi embrasser ma tendre mère pour la dernière fois » ! ses paroles touchantes m'accablèrent, je tombai évanoui ; ma Laure se pendit à mon cou ; ses mains, ses lèvres caressantes erraient sur mon visage, essuyaient mes larmes, je ne les sentais pas, et bientôt, fatal effet du désespoir, je la repoussai violemment : « retire-toi, fille barbare ! m'écriai-je, tu as tué ta mère, mon épouse : si tu ne l'avais pas quittée, elle vivrait encore ! Tu l'as tuée ! bientôt, ton

malheureux père expirera de douleur! — Quoi ! maman est tombée comme cette chèvre qui est étendue dans la grotte ! elle ne marchera plus ! elle ne me caressera plus ! mais où est-elle ? que je l'embrasse encore ! » je n'avais pas la force de lui répondre : « viens, dit-elle à Cherry qu'elle détachait, viens avec moi chercher maman ! tu la trouveras bientôt ! » Son amie qui semblait comprendre ses désirs, s'élança et fit tomber Laure ; elle resta renversée sur la terre, sans pouvoir être ranimée par les caresses de Cherry. Je goûtais une atroce jouissance en voyant étendue sans mouvement celle que, dans mon délire, je regardais comme l'auteur de mes maux ; puis tout à coup, je m'élançai sur elle, je la pris dans mes bras : « ma fille, m'écriai-je, pardonne à ton malheureux père ! il t'aime ! oui ! serres-le

dans tes bras ! il est bien malheureux ! » elle se ranima, me couvrit de baisers en s'écriant : « ce n'est pas moi qui l'ai fait mourir ! — Non, ma fille, ce n'est pas toi ; mais je te l'ai dit : nous ne sommes que pour quelques instans sur la terre, nos ames doivent la quitter, pour aller auprès de dieu ; celle de ta mère y est heureuse à présent ! — heureuse ! mon papa, le crois-tu ? sans toi ! sans sa fille ! tu pleures ! non, elle ne l'est pas ! »

La douleur me suffoquait ; j'enfermai ma fille, et volai au tombeau d'Eliza. « Quoi ! m'écriai-je, sous cette terre est ensevelie mon épouse, celle que j'ai tant de fois serrée dans mes bras ! quoi ! tant de charmes sont enfouis sous ce tertre ! celle dont les grâces et la beauté animaient ce désert, est cachée sous ce tas de feuillage ! . . elle est là ! . . comment ai-je

pu livrer à la froide humidité de la terre, aux vers rongeurs ses membres si délicats? comment ai-je pu l'accabler sous ce monceau de pierres? je l'ai étouffée moi-même; Eliza ne pouvait pas mourir! non! non! elle ne pouvait pas mourir! le feu de ses yeux pouvait-il s'éteindre, le son de cette voix si touchante pouvait-il être étouffé? ses mouvemens si doux pouvaient-ils cesser? non! non! mon Eliza ne pouvait mourir!» J'allais découvrir sa tombe; une secrète horreur arrêta ma main sacrilége; mes cheveux se hérissèrent. Egaré par le désespoir, j'allais attenter à ma vie pour mourir auprès de mon épouse; j'entendis ma fille, qui ayant ouvert la cabane, m'appelait à grands cris: sa voix arrêta ma main, je voulus la voir, du moins pour la dernière fois; et ses tendres caresses calmèrent mon délire.

La nuit, loin de trouver dans le sommeil, l'oubli de mes maux, d'horribles songes troublaient mon repos, ou bien leurs cruelles illusions me remettaient dans les bras de mon épouse; je lui parlais; j'étais aux heureux jours de mon bonheur: « comment ai-je donc pu croire, me disais-je, qu'elle ne vivait plus? mais la voilà! je la serre dans mes bras! » la joie me réveillait; et quel affreux réveil! je m'asseyais sur le lit d'Eliza; je disais, en l'arrosant de mes larmes: « O mort affreuse! en un instant, tu enlèves de mes bras l'objet de toute ma tendresse! tant d'amour, tant de mérite, tant de beauté n'ont pu la mettre à l'abri de tes coups! .... Il n'y a qu'un moment, elle était là, près de moi! je la serrais contre mon cœur; à présent, où est-elle? je ne la vois plus, je ne l'entends plus!

n'était-ce qu'un rêve ? oui, mon imagination m'a trompé; ce n'était qu'un fantôme ! . . . elle n'a jamais existé, puisqu'il n'en reste plus rien ! . . . j'ai rêvé le bonheur ! . . . . Ciel ! voilà sa robe ! oh non ! ce n'était pas un fantôme ! je l'ai tant de fois pressée dans mes bras ! mais . . . elle ne vit plus ! . . non ! elle ne vit plus ! voilà ses dépouilles ! son corps est là ! que n'ai-je conservé les restes précieux de mon Eliza ! nous l'aurions arrosée de nos pleurs ! j'ai étudié tous les arts, excepté celui d'éterniser mes regrets !

Oh ! mon ame ! hâtes-toi de quitter tes dépouilles terrestres ! hâtes-toi de voler au séjour où tu retrouveras l'ame d'Eliza. »

Ces sinistres idées égaraient ma raison ; l'homme est si faible dans le malheur ! tous les préjugés de l'enfance qu'il avait combattus, même

chassés de son esprit, viennent troubler son imagination. Je ne vis plus dans cette union qui m'avait fait connaître la vraie félicité, qu'un commerce impur, condamné par les lois; le mariage projeté entre ma fille et mon fils, mariage qui m'avait si agréablement souri, sur lequel j'avais si long-temps fondé toutes mes espérances de bonheur, n'était plus à mes yeux qu'un inceste monstrueux, dont le ciel avait puni l'idée même, en me ravissant à la fois mon épouse et mon fils. Laure n'était que le fruit de mon crime : « hélas! disais-je, si je n'avais pas été si avide de jouissances, mon Eliza serait encore auprès de moi ; je serais heureux, son amitié suffirait à mon bonheur, et nous n'aurions pas donné le jour à deux infortunés, dont l'un a péri avant d'avoir vu le jour, et l'autre traînera, après ma mort,

une vie malheureuse, dans l'abandon et la douleur. » Je regrettais même le temps où j'étais seul, dans ma solitude : car tel est notre triste sort, que souvent nous sommes réduits à désirer une situation dans laquelle nous nous étions regardés comme les plus malheureux des hommes.

Pour me soustraire à ma fille, à moi-même, à mes tourmens, je m'enfonçais dans les lieux les plus sombres, les plus sauvages de l'île; mais hélas ! par-tout je retrouvais mon épouse; je la voyais par-tout : chaque arbre, chaque objet me rappelait ses discours, ou des circonstances de ma félicité; mon Eliza l'avait rempli par sa présence, comme ces anges de lumière, dont l'éclat reste dans les lieux qu'ils ont parcourus. Assis au pied du saule d'Eliza, absorbé par la douleur, les souvenirs déchirans, une longue

suite d'idées désespérantes perçaient mon cœur, comme des traits aigus : « hélas ! disais-je, à quoi tient le bonheur ! le hasard l'amène et l'enlève à son gré ! qu'il passe rapidement ! c'est un songe dans la vie ! c'est le rayon du soleil qui réchauffe un instant le malheureux ; c'est le son fugitif qui émeut un instant l'ame sensible. C'est ici que mon Eliza venait se livrer à sa douleur, cette eau répétait son image ; mais elle a passé comme l'ombre, et n'a laissé de traces que dans mon cœur ! »

Ces tristes réflexions affaiblissant mon esprit, je prenais ma fille qui venait me rejoindre, pour sa mère : « ciel ! voilà mon amie ! je vole vers toi ! avec quel plaisir je te serrerai dans mes bras, après une si longue absence ! » c'était Laure, et mon erreur augmentait mon supplice.

Cette tendre enfant, trop faible pour supporter sa perte, me cherchait dans ces retraites ; mais sa présence m'était importune : je la fuyais pour suivre seul toutes les routes que mon épouse avait parcourues ; je rentrais dans ma cabane, dans la chambre de mon Eliza ; ma douleur y devenait plus cuisante ; je rassemblais ses vêtemens, tout ce dont elle s'était servi ; je les arrosais de mes larmes : je les pressais sur mon sein, je croyais y sentir encore son ame, ou quelque chose d'elle-même : « pourquoi, disais-je, Eliza n'existe-t-elle plus, puisque tous ces objets existent encore ? pourquoi sont-ils si durables, tandis que Eliza n'a vécu qu'un instant ? » Désespéré, je sortais de ma solitude, et je trouvais ma fille qui, les yeux baignés de larmes, préparait mes repas, faisait pour moi, tout ce qu'eût fait

Eliza : dans les bras l'un de l'autre, nous restions immobiles, anéantis par la douleur.

L'infortunée Laure, et son malheureux père ne pouvaient supporter la perte de leur amie ; seuls dans un désert, nos cœurs n'avaient été distraits par aucun des sentimens qui, dans la société, affaiblissent les plus vives passions ; elle les possédait tout entiers ; Eliza était pour nous une amie, une amante, une sœur, une épouse, une mère ; elle était si bonne, si douce, si gaie, si sensible, si peu occupée d'elle-même, si attentive à faire notre bonheur ! nous l'adorions ! c'était notre seul bien, notre seul appui, la source de toute notre félicité, l'ame de notre existence : quand la mort vint nous la ravir, nous perdîmes tout à la fois, amante, épouse et mère ; il se fit dans nos cœurs un

vide affreux ; tout nous manqua ; bonheur, plaisir, espoir, courage, la moitié de nous-mêmes, l'ame de notre existence. Aussi faibles l'un que l'autre, incapables de nous consoler, irritant mutuellement notre douleur, nous désirions la mort ; nos ames ardentes s'élançaient vers celle d'Eliza, mais des chaînes pesantes nous attachaient à la vie, nous obligeaient à traîner, dans une solitude affreuse, des jours insupportables !

Chaque nuit, j'allais pleurer sur la tombe de mon épouse ; j'exhalais ma douleur en plaintes, hélas ! inutiles : « O mon épouse ! ô mon amie ! ne te verrai-je donc plus ? ô toi ! l'idole de mon cœur ! l'objet de toute sa tendresse ! toi qu'il avait choisi pour être son soutien dans le cours d'une vie toujours semée de ronces et d'épines, tu ne vis plus ! en vain je t'appelle !

en vain je te cherche dans les lieux que tu habitais avec moi ! tu ne vis plus ! . . J'étais ton libérateur, ton ami, ton amant, ton époux; je possédais toute ta tendresse, et tu ne vis plus ! . . . Il y a quelques jours, je te pressais sur mon sein; je soutenais tes pas chancelans; aujourd'hui, tu n'es plus auprès de moi ! Il y a quelques jours, nous étions toujours ensemble; le soir je te donnais un baiser; je m'endormais en pensant à toi; cette idée récréait mon esprit jusqu'à ce que le sommeil eût fermé mes paupières; la nuit, j'étais encore en songe avec toi; à mon réveil, mes premières idées étaient pour toi; aujourd'hui j'arrose de mes larmes ma couche solitaire; si le sommeil m'accorde un instant de repos, il me fait oublier ta perte; à mon réveil, je veux te serrer dans mes bras; mais

tu n'y es plus ! je me lève, non pour travailler pour toi, mais pour aller pleurer sur ta tombe! . . . . Il y a quelques jours, l'idée même de ta perte n'aurait pu entrer dans mon esprit ; mon cœur te croyait immortelle : Eliza, mourir ! . . Oh ! non! c'était impossible ! . . C'était impossible ! . . . Et la voilà, dans cette tombe ! . . . . Il avait fallu un concours inoui de circonstances imprévues pour me réunir à toi ; un point dans le temps m'en sépare pour jamais ! Infortuné ! dans quelle erreur me plonge ta perte ! avec toi, jusqu'au dernier soupir, je devais être heureux ! tu allais me donner un fils, mes plus chères espérances ! . . . . aujourd'hui ! tout a péri pour moi ! je ne vois qu'un abyme devant mes yeux. J'étais le plus heureux des hommes, mon bonheur était pro-

digieux ; à présent je suis le plus à plaindre ; mon infortune est affreuse ! Et ta fille ! hélas, ma fille ! sa vue déchirerait ton cœur ! elle dessèche ! elle meurt chaque jour ! Je ne vis que pour elle ! sans ma fille, je me serais étendu dans ta tombe ; je serais expiré en te serrant dans mes bras ! Tendre Eliza, tu voulais mourir après moi, pour que j'eusse moins à souffrir ; tu prévoyais qu'après toi, il ne me resterait que d'affreux supplices ! la douce habitude du bonheur de te posséder avait calmé les flammes ardentes de mon amour ; ta perte les rallume, elles sont brûlantes, elles me consument, me minent ! mon ame se révolte, se brise à l'idée de ta perte, et nulle puissance ne peut te rendre à mes désirs ! .... Je n'ai pas assez senti mon bonheur ; je possédais un ange : c'est lorsqu'il s'envole,

lorsqu'il me quitte, que son éclat m'éblouit, me consume de regrets; je ne l'ai pas assez adorée; je ne me suis pas assez occupé de son bonheur. Ah! s'il m'était possible de te posséder encore! que d'égards! que de tendresse! mais non! nulle puissance ne peut te rendre à mes désirs! »

Ma fille qui s'était apperçu de mon absence, fut, un jour, attirée vers moi par mes soupirs: « que fais-tu donc là? me dit-elle: -- ma Laure! tu me demandes ce que je fais! hélas! c'est ici que reposent les tristes restes de ta mère! prosternons-nous sur son tombeau! arrosons-le de nos larmes! qu'elles pénètrent jusqu'à son cœur! — Oui mon père! je l'arroserai de mes larmes; j'y resterai toujours, et tu me placeras à côté d'elle, lorsque je ne serai plus! »

SIXIÈME VEILLÉE.

ELIZA.

L'HOMME, dans le malheur, est ingénieux à augmenter ses peines; il se prive des ressources qui pouvaient calmer ses regrets: les ornemens de mon jardin me devinrent insupportables; ils n'étaient plus à mes yeux que les tristes témoins de ma félicité perdue: ma fille me conjurait en vain de conserver ces beautés, je voulais faire de mon île un amas de ruines; tout devait y porter l'empreinte de ma douleur.

Je détruisis aussi ma cabane; je ne pouvais y entrer sans que mon cœur ne fût déchiré; il me semblait y entendre la voix de mon épouse;

chaque objet la rappelait trop vivement à ma mémoire : avec les débris j'en construisis une autre près du tombeau d'Eliza ; je goûtais à le voir, une triste, mais nécessaire jouissance. Le soleil, en commençant sa carrière, me trouvait l'arrosant de mes larmes ; le soir il m'y revoyait encore : j'y avais attaché ma vie.

Assis sur ce tombeau, une longue suite de réflexions désespérantes fatiguaient mon esprit : « infortuné, me disais-je, ne devais-tu pas tout prévoir ? ne devais-tu pas penser qu'une félicité si pure ne pouvait être de longue durée ; que plus ton bonheur était grand, plus sa perte serait cuisante ! O mon Eliza ! tu m'avais fait oublier qu'il est des plaisirs dont l'homme devrait se priver, pour éviter les regrets dont leur perte est suivie ! .. Eh ! qu'as-tu fait, insensé !

pour éviter le coup qui t'écrase ? endormi dans les bras du bonheur, tu n'as jamais pensé qu'il pourrait te repousser de son sein ! tu n'as pas même songé à prendre une précaution bien simple, et qui t'aurait conservé ton Eliza ! tu n'as pas entouré ton île de barrières ! ciel ! il t'en eût coûté si peu pour la posséder encore ! »

Aussitôt que cette idée eut frappé mon esprit, je travaillai avec une ardeur infatigable à faire cette barrière pour empêcher que ma fille ne tombât dans la mer ; en répétant sans cesse : « il t'en eût coûté si peu pour conserver ton épouse et ton fils ! » Lorsque mes travaux furent poussés jusqu'à l'endroit où mon Eliza s'était précipitée dans les flots, il me fut impossible d'en approcher ; j'y serais mort de regrets : je laissai mes travaux imparfaits, pour aller verser des

pleurs sur la tombe de mon épouse.

Le choc le plus léger, un souvenir, la rencontre imprévue d'un objet, jadis témoin de notre félicité, et qui le devient de notre malheur, une perte inattendue enveniment les blessures d'un homme sensible : la pauvre Cherry qui s'était attachée à mon épouse, et qui depuis sa mort, ne mangeait presque plus, mourut alors : mille fois cet animal sensible avait renouvelé ma douleur, en venant me demander sa maîtresse ; mille fois je l'avais mouillé de mes larmes, en lui disant : « pauvre Cherry ! tu cherches en vain ton amie, tu ne la trouveras plus ! tu n'essuieras plus ses pleurs : » les sanglots étouffaient ma voix : elle allait avec Laure au tombeau d'Eliza, y restait tout le jour, en poussant des hurlemens plaintifs qui retentissaient dans mon cœur. Le triste soin

de soustraire son corps aux regards de ma fille renouvela pour moi les scènes déchirantes, qui avaient suivi la mort de mon épouse ; je me dis : « Il est donc vrai que l'homme sensible doit vivre entièrement isolé sur la terre, s'il veut se soustraire à la douleur ! il ne doit pas chercher un ami, même parmi les animaux ; son cœur plein du besoin d'aimer, s'y attachera trop vivement, et lorsque la mort viendra le lui enlever, des larmes de sang couleront de ses yeux ; il se dira en gémissant : je ne puis pas même jouir du faible plaisir d'aimer et d'être aimé par un animal ! O toi ! qui fus mon ami constant et fidèle ; toi qui, lorsque tous les hommes m'eurent abandonné, restas près de moi ; toi ! sur qui mes larmes ont tant de fois coulé, qui tant de fois versas par tes caresses,

du baume sur mon cœur ! te voilà étendue sans mouvement sur la terre ! pauvre Cherry ! lorsque je vais rentrer dans ma cabane, tu ne viendras pas sauter autour de moi.... ! je n'ai plus d'épouse, plus d'amie, il ne me reste qu'une fille qui meure chaque jour ! »

Laure qui, souvent repoussée par son père, s'était accoutumée à verser ses larmes sur Cherry, s'apperçut bientôt de son absence, et me la demanda : « ma chère fille, lui dis-je, elle n'est plus ! elle repose auprès de ta mère ! » Laure me répondit avec la froide tranquillité du désespoir : « faisons comme elle, ne mangeons plus ! nous irons revoir maman ! » ces mots m'altérèrent ; je la serrai dans mes bras, sans pouvoir lui répondre.

J'essaierais en vain de peindre la douleur de ma fille ; ses plaintes, ses

soupirs, l'expression ingénue de ses regrets déchiraient le cœur de son père. J'avais d'affreuses inquiétudes sur son sort : je tremblais pour ses jours ; ou si elle me survivait, je ne voyais en elle qu'une victime condamnée à souffrir seule dans un désert. Je soupirais après le retour de S. Pol, retour que j'avais craint dans ma félicité : il emmenerait Laure dans ma patrie ; là, sa jeunesse, la vue d'objets nouveaux tempéreraient sa douleur, que le temps paraissait augmenter ; mais ne pouvant, après dix ans d'exil, espérer ce retour, j'employai tout mon temps à réparer la perte des objets que j'avais détruit dans mon désespoir, à reconstruire une nouvelle cabane, à rassembler mon troupeau : je travaillai avec zèle, car je me sentais un pied dans la tombe d'Eliza.

Pour

Pour la première fois, depuis mon exil, des nuages noirs et épais répandirent sur l'île une effrayante obscurité : assis avec Laure, sur le tombeau d'Eliza, nous l'arrosions de nos larmes ; la triste nature semblait partager notre douleur : un bruit sourd se fait entendre, il paraît d'abord éloigné, augmente peu à peu, se rapproche : les flots agités se soulèvent ; de petits nuages noirs courent sur un fond blanchâtre, semblables à des oiseaux de proie, et nous annoncent un de ces ouragans terribles qui, quelquefois, ravagent les îles du Nouveau-monde. Tout à coup un sifflement affreux déchire l'air, fait retentir dans les rochers de longs bourdonnemens, présages du bouleversement de la nature ; les frégates, les goëlans poussent des cris aigus ; gagnent à tire-d'aile les roches du

rivage ; les vents se jouent de leurs efforts : les arbres fléchissent et rompent sous le poids de la tempête, elle mugit autour des rocs, arrache les lianes et les scolopendres qui les embellissaient de leurs festons : les fruits tombent précipitamment ; des tourbillons de sable, de feuilles, de fleurs et de débris tournoyent dans les airs, se heurtent contre les rochers, s'amoncellent dans leurs fentes, tracent dans la prairie de longs sillons que le vent enlève aussitôt. La mer courroucée soulevait ses ondes mugissantes, couronnées de tourbillons blancs comme la neige, et prêtes à engloutir mon île ; elle les précipitait sur la plaine qu'elles couvraient de limon. Des arbres déracinés, quelques chèvres qui n'avaient pu se soustraire à la fureur des flots, s'élevaient sur leurs croupes brillantes:

les vagues se mêlaient aux ondes des rivières, qui refluaient jusqu'à leurs sources, et se répandaient dans les forêts. . . L'obscurité redouble, d'énormes éclats se détachent des rochers et roulent sur les forêts qu'elles écrasent. Je n'osais retourner à ma cabane, dans la crainte d'être enseveli sous ses ruines, mes forces me suffirent à peine pour résister au vent, et me traîner avec Laure jusqu'à la grotte où j'espérais trouver un asile; mais je ne pus y pénétrer : les vents impétueux faisaient jaillir de toutes parts l'eau de la cascade, la lançait contre les roches ; je fus obligé de me cacher avec ma fille, sous l'abri d'une masse qui pouvait à chaque instant nous écraser. De ce dangereux asile, j'entendais le murmure des vagues se brisant contre les récifs de corail, la chute précipitée des

cascades changées en torrens impétueux, celle des plânes antiques, des vieux palmiers, des arbres à pain qui tombaient avec fracas sur les pointes des roches inférieures. Bientôt des sillons de feu éclairèrent ces scènes d'horreur, firent voir les vagues écumantes se roulant les unes sur les autres dans la prairie. Les explosions précipitées du tonnerre, répétées par les échos, le déchirement de l'air agité par l'ouragan, semblaient être les cris puissans de la nature résistant à sa ruine. Laure, saisie d'effroi, me serrait étroitement, elle semblait ne plus exister; de nouveaux coups la tiraient de son anéantissement, donnaient à ses membres des mouvemens convulsifs: je fixai ce spectacle d'horreur, il ne m'effraya pas; je désirais la mort. Je crus voir à la

lueur des éclairs, au milieu du cahos, un navire qui traçait sa route par des sillons de feu, tantôt immobile à la cime d'une montagne liquide, tantôt glissant avec la rapidité de l'oiseau sur la pente des vagues; un rayon d'espérance embrasa mon cœur, je tendis mes bras vers lui; il disparut; peut-être, au sein de l'obscurité, une masse de débris m'avait-elle offert la forme d'un navire.

Tandis que j'étais occupé à promener mes regards avides sur tous les points de l'horison, pour retrouver l'objet de mes espérances, la tempête avait perdu de sa fureur; le soleil dardant ses rayons à travers les nuages divisés, éclairait les ravages de l'ouragan: ó surprise! un vaisseau désagréé était à l'ancre au nord de l'île; une foule d'hommes descendait sur la côte de

l'Éden. Ils se prosternèrent à genoux, élevant leurs mains au ciel, et se montrèrent l'un à l'autre les débris de mon île : l'un d'eux m'apperçoit, je lui tends les bras ; ils accourent vers moi ; c'était des Français ! ils me comblent de caresses. Ne pouvant répondre à leurs questions multipliées, je les conduis au tombeau de mon Eliza : « ô mes frères ! c'est ici, leur dis-je, que reposent les tristes restes d'une épouse adorée ! voilà ma fille ! » la douleur me suffoque ; ils entrevoient l'étendue de mes malheurs : « hâtez-vous, s'écrient-ils, de quitter ce funeste séjour ! — non ! non ! je n'abandonnerai jamais la tombe de mon épouse ! » étendu sur le tombeau d'Eliza, je l'arrose de mes larmes, et reste évanoui. Ils profitèrent de ma faiblesse pour me porter au vaisseau, et me garder jusqu'au moment où ils partirent.

C'est ainsi que je fus arraché du tombeau de mon épouse, et de tant de bonheur, je n'emportai que d'amers souvenirs. Lorsque, revenu de mon assoupissement, je me trouvai dans un vaisseau, séparé des tristes restes de mon Eliza, un violent désespoir m'égara ; j'accablais d'imprécations ceux qui, par humanité, m'enlevaient, enlevaient ma fille à une mort certaine; je voulais me jetter à la mer, pour regagner l'île à la nage ; je m'écriais: « O mon Eliza, que dira ton ame plaintive, lorsqu'errante autour de ton tombeau, elle n'y trouvera plus son époux et sa fille l'arrosant de leurs pleurs ; lorsqu'elle n'entendra plus leurs plaintes, leurs soupirs ? les ingrats, se dira-t-elle, ils m'ont abandonnée ! — non, mon Eliza, je vais me réunir à toi ! » ils s'opposaient à mes efforts ; ma fille se joignait

à eux pour calmer ces violentes agitations, et le plaisir de la voir échapper à une affreuse solitude appaisait mes regrets.

Après de grands malheurs, la présence de parens, ou d'amis que l'on n'a pas vus depuis son infortune, renouvelle toutes les douleurs : lorsque je fus arrivé dans ma patrie, mes parens me prodiguèrent les plus tendres caresses ; ils me trouvèrent insensible à leurs transports : ils augmentaient mes regrets : « si mon épouse vivait au sein de ma famille ! quelle félicité ! ô mon père ! disais-je, combien vous l'auriez aimée ! elle était si bonne, si douce et si belle ! »

Une réflexion désespérante aiguise mes regrets : si le navire était arrivé plutôt, elle vivrait encore, mon Eliza ; tourmenté par cette idée, je ne puis trouver de consolation à mes peines ;

je suis condamné à traîner dans les larmes et les regrets, une pénible existence ; le souvenir de mon bonheur passé n'est qu'un trait de feu qui éclaire toute l'étendue de ma perte : en vain mon père, en vain l'amie de ma jeunesse cherchent à me consoler: « pourquoi, leur dis-je, resterai-je sur la terre ? pourquoi reculerai-je l'instant où mon ame rejoindra celle d'Eliza ? vous me recommandez le soin d'une vie insupportable ! ah ! laissez-moi rompre ces chaînes qui m'attachent à la terre ! non ! ce ne sont pas les élans du désespoir qui me portent à désirer la mort ! c'est le dégoût de la vie ! le monde n'est pour moi qu'un vaste désert, je n'y vois rien qui puisse m'y fixer ! Je vous confie le sort de ma fille ; son caractère et votre tendresse me répondent de son bonheur ! mon seul désir est de

retourner auprès du tombeau de mon Eliza, de me reposer à côté d'elle ! la terre m'ouvre son sein, asile des malheureux ! ah ! qu'il est doux, après avoir été persécuté par le sort, de s'endormir dans la tombe ! Vous placerez mon corps auprès des restes d'Eliza, vous planterez sur nos tombeaux deux jeunes arbres dépouillés de verdure, vous écrirez sur les flancs d'un rocher :

ICI reposent les corps de deux jeunes époux !

Jetés par la tempête sur cette île déserte, ils y trouvèrent le bonheur !

Le sort jaloux de leur félicité, ravit la jeune épouse à la tendresse de son époux !

Séparé d'Eliza, il mourut de douleur !

Voyageurs ! versez des larmes sur leur tombe !

Non ! essuyez vos larmes !

Ils ont rendu à la terre la dépouille qu'ils en avaient reçue, leurs ames sont réunies dans le ciel !

O HOMME ! ne crains pas la mort !

Elle n'est à redouter que pour celui qui a fait souffrir son semblable !

Au lieu de frémir à son seul nom, vois si, couché dans la tombe, tu aurais encore à souffrir ? Non !

Il n'y a pas de lit plus doux, que le sein de la terre !

Quelques planches, un peu de sable t'y mettront, pour jamais, à l'abri de la douleur !

Et vous, voyageurs fortunés, que le hasard conduira dans l'île d'*Eliza*, parcourez les lieux de mon bonheur, de mes tourmens ! Vous vous direz en gémissant : « sur ce rivage il trouva son épouse ; voilà *le Lac des pleurs* ;

c'est ici *le Nouvel Éden* ; là se terminent les barrières dont il voulut, mais trop tard, entourer son île ; c'est le lieu fatal où son amie tomba dans les flots ! » Peut-être lirez-vous encore sur l'écorce des arbres, le nom de mon épouse ! Allez à son tombeau ; couvrez-le de fleurs ; arrosez-le de vos larmes ! qu'elles honorent la mémoire d'une femme adorée, de mon *ELIZA*.

FIN DU TOME I.



